

## Olerê, “je veux voir” : Contradictions - concepts et représentations

Vitória M de **BARROS** [vmcmb@terra.com.br](mailto:vmcmb@terra.com.br)  
Joseph **BRENNER** [joe.brenner@bluewin.ch](mailto:joe.brenner@bluewin.ch)  
Adriana **CACCURI** [adriana@studiumonline.com.br](mailto:adriana@studiumonline.com.br)  
Maria F de **MELLO** [m.fmello@uol.com.br](mailto:m.fmello@uol.com.br)

### *Préambule*

#### **Le troisième rivage du fleuve de João Guimarães Rosa: coups de pinceau...**

... Notre père ne répondait rien ... Notre père était homme de parole, ordonné, positif... Notre maison, à époque, était encore plus proche du fleuve, quelque chose comme moins d'un quart de lieue: le fleuve s'y étendait imposant, profond, muet comme toujours. Large au point qu'on ne pouvait deviner le contour de l'autre rive... Mais il se passa qu'un jour, notre père se fit construire une barque... Et je ne puis oublier le jour où la barque a été terminée... Notre mère, on crut qu'elle allait se mettre en colère, mais elle persista dans la blancheur de sa pâleur, elle se mordilla les lèvres et brama enfin: — *"T'en vas, t'y restes, tu ne reviens plus jamais!"* ... Notre père suspendit sa réponse.

... Et la barque s'en alla — avec son ombre, pareille à un crocodile, longue, longue... Seulement il mettait à exécution l'idée de demeurer dans ces espaces du fleuve, à mi-chemin, toujours dans la barque, sans la quitter, pour toujours ... On dû s'y faire ... car on ne s'en fit vraiment jamais, en fait. ... Notre père passait au large, aperçu ou dilué... dans mes vouloirs et non vouloirs ... Il ne touchait aucune des deux rives ... — ce qui n'était pas la vérité exacte; mais c'était le faux pour le vrai ...

... Notre père ne revint pas. Il n'était parti nulle part. Seulement, il mettait à exécution l'idée de demeurer dans ces espaces du fleuve, à mi-chemin, toujours dans la barque, sans la quitter, pour toujours. Cette vérité étrange réussit à accabler complètement tout le monde. Ce qui n'existait pas arrivait... Loin, dans le introuvable? Tout seul dans l'au-loin, assis au fond de sa barque suspendue sur le fleuve lisse ... Les temps changeaient, dans la lenteur rapide des temps... et le fleu-fleu-fleuve, le fleuve — créant le perpétuel ... Personne n'est fou. Ou bien, tout le monde... Petite barque de rien du tout, dans cette eau, aux longues rives, qui ne s'arrête pas: et, moi, fleuve en aval, fleuve en dérive, fleuve en dedans — le fleuve.<sup>1</sup>

#### **Des Rivages Exprimables chez João Guimarães Rosa<sup>2</sup>**

Sous la forme d'un espace pour les mots:  
Espace des mots qui mettent en péril ce qu'ils nomment,

---

<sup>1</sup> ROSA: *Premières Histoires*. “Le troisième Rivage du Fleuve”. Paris. 1982. p. 35-41

<sup>2</sup> Ce texte a été composé à partir de ces livres : CAUQUELIN: 2008; RINALDO de F.(organizador). 2006 à partir des textes de: JOBIM.; SANT'ANNA; ANDRADE; ACCIOLY; et des compositions musicales de JOBIM, Antonio Carlos.

En faisant vaciller ainsi tout l'apparat  
précis, concret, du matériel à être peint dans l'espace vide  
indeterminé, indéfini, de l'interprétable.

Olerê, quero ver  
Olerê

Chaque endroit,... un même et différent endroit.  
Comme toute pluie,... pluie, mais chacune (d'elles) différente.  
Ainsi comme dans les forêts,  
vous ne retrouvez pas le même rangement d'arbres,  
et ne retrouvez aucun nhambu de chant égal à l'autre.  
Comme les Marias non plus ne sont pas les mêmes,  
malgré qu'elles soient toutes des femmes de l'espèce humaine.

Olerê, quero ver  
Olerê  
Et João?

João <<n'avait pas de génération>>  
C'étaient des expériences qui formèrent son <<monde intérieur>>...  
<<Si tu regardes dans les yeux d'un cheval, tu verras beaucoup de la tristesse du  
monde>>

Un étrange qui s'appelle João  
pour dissimuler, pour déguiser  
ce qu'on n'ose pas comprendre.

Olerê, quero ver  
Olerê

... Devant le miroir qui regarde et vise il s'agit de notre mise à l'inverse qui  
photographie tout, puisque rien ne se cache.  
Il faut que je parle?  
... De moi, que dis-je? Je suis mes personnages?  
Je mélange le mélange d'argile, de kaolin,  
la boue, la piçarre, le calcaire, (pauvre de moi!)  
des mots (des mots?)  
... en disant que je suis, puisque je ne suis pas, je deviens...

Olerê, quero ver  
Olerê

Tout – ainsi – lié.  
Comme telle logique, libre du poids des mots,  
donc des corps...  
libre de la propre mentalité du sens des mots...?  
... Une non peinture dans la peinture,  
Une non œuvre dans l'œuvre elle-même...

Comment pourrait-on croire lorsqu'on pense au silence  
qui fait suite à tout discours ou  
dans les espaces <<blancs>> qui marquent le parler...,  
comme le <<dit ou l'exprimé sans obligatoirement devoir l'être.>>?

Olerê, quero ver  
Olerê

Après ce préambule, nous avons composé ce travail en quatre parties :

*Partie I* : La Contradiction : un vécu réflexif. La Contradiction : panorama d'une trajectoire.

*Partie II* : La Dialectique comme méthode de division. La Dialectique comme rhétorique du probable. La Dialectique comme logique de la conciliation. La Dialectique comme synthèse des opposés.

*Partie III* : Tiercité. Trialectique : bornes d'une trajectoire. La Trialectique et le Tiers Inclus. La Contradiction conditionnelle et le réalisme structural scientifique. L'affectivité : une variable ontologique dans la théorie de Lupasco. Méta-Contradiction : la logique énergétique du désaccord. Trialectique et Niveaux de Réalité.

*Partie IV* : L'exploration des possibles. Sensations des concepts. Une voie vers le Vide.

## ***Partie I***

### **Contradiction: un vécu réflexif**

On a choisi pour introduction de notre article un extrait du conte « La troisième rive du fleuve » de Joao Guimaraes Rosa, une expression vive et imposante de la littérature brésilienne. L'œuvre témoigne clairement de la présence de la contradiction dans sa manière de percevoir le monde et de créer des êtres contradictoires qui dialoguent avec la réalité du ici et du maintenant tout en se transformant dans ce processus même. Un méta-texte poétique a servi de point final à l'introduction.

Une autre raison qui justifie ce choix s'associe à la reconnaissance de la poésie comme valeur pouvant favoriser une qualité expérientielle même s'il s'agit de thèmes demandant une approche rationnelle. En se plongeant dans l'œuvre de cet auteur, on s'associe à ces êtres contradictoires en transformation permanente par leur dialogue intense avec des forces qui se situent au-delà d'eux mêmes.

Ce sont des êtres transitoires, selon les mots d'Antonio Candido dans l'essai : « L'homme des rebours » (O homem dos avessos, 2006). Cet homme transitoire c'est l'homme, moderne et postmoderne en même temps. Il est l'héritier de la vision d'un univers où tout est à sa place, cloisonné. En même temps, on lui donne le libre arbitre, donc le pouvoir de saisir que tout n'est pas nécessairement à une place prescrite, cette absence de place déterminée étant la condition *sine qua non* de la postmodernité. Bref, l'individu est libre mais prisonnier de son libre arbitre. Guimaraes Rosa a écrit : « En agreste, l'homme peut se rencontrer ou se perdre. Les deux sont possibles. Il n'a, comme repère, que son intelligence et sa capacité de deviner » (DIOGO, 1991, p. 92-94).

Le but de cet article est la proposition d'*insights* afin de rendre les concepts fondamentaux de la contradiction plus accessibles au grand public qui gravite hors du champ de la philosophie ou de la logique. Pour être plus spécifique encore, après avoir réexaminé les expressions représentatives du développement historique de la dialectique et de la trialectique, on a fixé des balises importantes en exploitant deux aspects : d'abord, l'illustration de quelques concepts par des représentations poétiques, virtuelles et physiques ; ensuite, l'établissement de certaines caractéristiques essentielles de ces balises conceptuelles et les relations entre elles. L'intention de revisiter ces champs de connaissance et de sagesse, ces dynamiques et ces processus est née du besoin de mieux comprendre, intégrer et communiquer le cycle *perception – action* dans le contexte de l'*étant* et du *faisant*.

L'écriture de ce travail nous a emmenés à refaire le parcours des sentiers de la dialectique et de la trialectique, mais aussi à parcourir d'autres chemins qui nous ont permis de saisir des possibles dans le contexte de la poétique, de l'éthique et de l'esthétique. On a découvert de ce travail qu'il a été un passage ayant caractère de vécu réflexif et d'affinement de la perception ayant rendu possible un accroissement de conscience. On a reconnu que, dans cette voie, quelque chose de relié à notre intérieur s'est modifié. De même que notre affectation, peut-être affecterons-nous, en ce qui suit, notre entourage.

## **La Contradiction : panorama d'une trajectoire**

La philosophie occidentale a hérité des grecs deux chemins qui ont défini toute la philosophie postérieure : celui de Parménide (539-465 av. J.-C) et celui d'Héraclite (540-470 av. J.-C.). Parménide a vu l'Être comme Un et immuable. En établissant l'unité de la raison et de l'Être, il affirmait que Tout est Un et que le Tout et l'Un sont le début et la fin de toute la philosophie et de toute la science. Ce faisant, il a ignoré le Non Être. Héraclite, de son côté, voyait le monde comme un flux et comme mouvement qui ne cesse jamais et recommence toujours. Dans cette conception, la réalité encadre l'Être.

Les philosophes Grecs ont appelé cette perception « philosophie des opposés » et d'après eux, la réalité se forme à partir du mouvement permanent de ces deux pôles.

Dans cette perspective :

Après de Parménide et d'Héraclite s'ouvre un espace où désormais se fera de la philosophie. Lorsque Parménide affirme que Tout est Un, il fournit l'élément du Logos Universel qui enserme tout ; Héraclite disant que Tout s'écoule, que tout est mouvement de pôles opposés, fournit l'élément de la Dialectique. (LIMA, 2003, p. 25)

Ainsi avons nous de posés les deux grands courants de la Philosophie : l'analytique et la dialectique, le premier constitué par les adeptes de Parménide via Aristote, le deuxième par ceux d'Héraclite via Platon.

Bref, toute la Philosophie grecque depuis les présocratiques et Platon jusqu'à Aristote travaille avec le jeu des opposés dont les couples sont les éléments avec lesquels les choses se construisent. Tout ce que l'on a pensé jusqu'à nos jours présente deux racines possibles et distinctes : la platonique et l'aristotélique. Les projets de Platon et d'Aristote ont influencé un grand nombre de philosophes postérieurs jusqu'à présent en sillonnant toute la culture occidentale.

Mais qu'est la Dialectique? La Dialectique concerne une relation binaire, bidimensionnelle. Le mot, dérivé du mot dialogue, contient en son sein plusieurs sens et pendant le parcours de l'histoire de la Philosophie, la Dialectique en a reçu beaucoup d'autres selon l'époque, le philosophe et le moment historique. Ce que l'on ne peut pas nier, c'est que la Dialectique constitue un processus où se situent soit un adversaire à combattre, soit une thèse à réfuter. Dans tous les cas, il existe toujours la présence d'un conflit. Elle peut encore se présenter « comme un processus qui découle d'un conflit ou d'une opposition entre deux principes, deux moments ou deux activités quelconques » (ABBAGNAMO, 2007, p. 315). Ce n'est qu'avec Hegel que la dialectique a acquis le

sens qu'on lui connaît aujourd'hui : celui d'une méthode d'appréhension de la réalité avec une logique particulière bien que gardant le sens original d'opposition ou d'antagonisme.

Nous avons pris soin de clarifier le mot « dialectique » parce qu'il peut avoir plusieurs significations. D'abord, selon Cirne Lima (2003), concernant la logique il peut témoigner de deux grands courants : celui des analytiques et celui des dialecticiens. L'un ne comprend pas ce que l'autre dit parce qu'il s'agit de deux langues aux syntaxes différentes qui produisent des Philosophies aux profils séparés.

D'après les analytiques, le langage présente des propositions syntaxiquement bien définies, avec un sujet et un prédicat. Par ex., « *Socrate est juste* » – « *Socrate* » est le sujet logique et « *est juste* », le prédicat. On a donc besoin d'un sujet logique et d'un prédicat, argument et fonction, pour que la proposition ait du sens. Le sujet peut être caché ou indéterminé, mais il doit toujours exister.

Les dialecticiens, parmi lesquels on compte Platon et Hegel par exemple, possèdent un langage dont la syntaxe ne contient ni sujet ni prédicat, comme chez les analytiques. Chez Platon, on peut trouver la *Mêmeté* et l'*Altérité*, le *Repos* et le *Mouvement* comme qui font offices de prédicats et, chez Hegel, l'*Être*, le *Néant*, le *Devenir* et l'*Absolu* comme sujets logiques.

Notre article parcourt le long trajet de la dialectique car, lorsqu'on parle de la contradiction, on dépasse la logique analytique et ses règles d'inférence, d'injonction et de disjonction, de contradiction et de contrariété, de similarité et de différence. On a choisi ce chemin car la dialectique « capte et implique convenablement les rapports intersubjectifs » (LIMA, 2003, p. 127). Elle comprend les phénomènes sociaux non comme des accidents arrivants parmi les substances, mais comme des phénomènes qui introduisent l'homme comme individu dans son réseau de rapports sociaux, enchâssé dans un système complexe, lui-même aussi appréhendé comme un système complexe.

On croit que les principes qui gouvernent la pensée des analytiques et des dialecticiens sont les mêmes : les Principes l'Identité et d'Altérité, le Principe de Cohérence, aussi nommé Principe de Non Contradiction. Ils ont encore la valeur de clés de la pensée rationnelle pour appréhender et analyser la réalité, mais quelques-unes de ses règles ont été modifiées pour tenir compte des phénomènes. La principale modification est l'émergence de la contingence, ce qui s'arrête de ne pas exister, du besoin et du sujet indéterminé.

Afin de faciliter notre analyse nous allons utiliser les concepts d'opposition, de contradiction et aussi de tension entre les objets, les termes, les sous-systèmes qui font partie d'un même champ ou du même niveau logique. Cette contradiction ne peut être conçue que dans la mesure où les deux termes sont au même niveau : ce sont des rapports entre des membres d'une même classe logique ou d'une manière générale, d'une même structure qui permettent les relations, comme par exemple : monothéisme et polythéisme; fanatisme politique et religieux...

En fait :

...chaque terme a besoin de son contraire ou de son contradictoire pour se concevoir et même, à dire le vrai, pour exister : (a) est toujours ce que n'est pas (non-a), la vie ne se conçoit pas sans la mort, etc. Ce processus de construction de l'identité dans et par l'altérité, ce jeu de la contradiction comme une sorte de jeu de miroir inversé, ne peut se comprendre que si les termes opposés se reproduisent mutuellement, et il ne peut en être ainsi que s'ils sont de même type et se trouvent au même niveau... (BAREL, 2008, P. 49)

Le paradoxe, en tant que cas particulier de la contradiction, exprime l'opposition de deux termes contradictoires qui sont à différents niveaux logiques, ce qui rend son expérience encore plus complexe : contradictions entre une idée qui s'inscrit dans un niveau macro-physique et la même idée inscrite dans le niveau mythique-symbolique par exemple, comme pauvreté matérielle et pauvreté spirituelle.

Le paradoxe est quelque chose de différent : l'injonction paradoxale ne consiste pas, « simplement », comme l'injonction contradictoire, à ordonner une chose et son contraire. Pour qu'il y ait paradoxe, il faut que « l'opposition » entre des termes, des objets..., fasse intervenir des types et des niveaux logiques distincts. ... Il y a des couples des termes qui restent à l'intérieur du même type et du même niveau, et ce sont les véritables contradictions ou oppositions. Mais, il y a d'autres couples qui, en réalité, ne désignent pas des contraires, mais qui dessinent des frontières entre types de types logiques : ils hiérarchisent et ponctuent la réalité. (BAREL, 2008, P. 49)

Donc, le paradoxe montre non seulement que deux choses sont contraires mais encore la confrontation d'une réalité perçue à un niveau qui s'oppose à une autre qui est appréhendée à un autre niveau et présentant des règles différentes, de niveau « supérieur », parce qu'en général le paradoxe implique un niveau et un méta-niveau, comme l'idéologie et la grâce par exemple.

La contradiction et le paradoxe appartiennent à notre monde et se rapportent à notre manière de percevoir les choses. Nous sommes des privilégiés parce qu'on réussit à voir les contradictions et à ne pas être paralysés par elles ; au contraire, ces formes

d'apercevoir et de réfléchir nous aident à organiser les idées et nous poussent vers le nouveau, l'extraordinaire. Du moment qu'on accepte ces formes polarisées, on peut comprendre les identités et ainsi, aller en avant. La contradiction fait partie de la réalité et nous participons de cette réalité comme des agents qui y jouent mais aussi comme des agents qui la saisissent. Ces deux niveaux se tissent et s'interpénètrent. Ainsi,

Dans la démarche énative [dans l'action], la réalité n'est pas donnée : elle dépend du sujet percevant, non pas parce qu'il la « construit » à son gré, mais parce que ce qui compte à titre de monde pertinent est inséparable de ce qui forme la structure du sujet percevant. (VARELA, 1996, p. 30-31).

On s'aperçoit que tout est toujours lié et en corrélation et que nous sommes partie d'un système, de la même manière que nous constituons aussi un système. Lupasco affirme :

Tout système se révèle un *système de systèmes* : n'importe quel objet familier est un très complexe système de systèmes moléculaires, un système moléculaire est fait de nouveaux systèmes de systèmes astrophysiques (système solaire, système galactique, amas – ou système – de galaxies, amas d'amas...). À noter que chaque système de systèmes est fonction, comme toute systématisation, de relations d'antagonisme, c'est-à-dire de systèmes antagonistes ; autrement dit encore, ce qui détermine la formation et le devenir des systèmes de systèmes ce sont toujours de relations d'antagonisme de relations d'antagonisme, d'une complexité croissante avec la complexité des systèmes. (LUPASCO : 1982, p. 14)

Et Barel ajoute :

...il n'y a pas « d'Ailleurs » de la société et du système, il n'y a pas d'île utopique coupée du continent systématisé. Il n'y a pas juxtaposition d'un système et d'un non-système, mais inévitable frottement du système et de ce qui lui résiste ou cherche à lui échapper. (BAREL : 2008, p. 11)

Il n'existe pas non plus d'être humain écarté, isolé car, en tant qu'un système, il habite un système plus grand qu'il modèle de la même manière qu'il est modelé par lui. Aborder la dialectique et la trialectique implique donc d'explorer la Contradiction et le Paradoxe : la Dialectique en tant qu'une relation binaire et la trialectique en tant qu'une relation ternaire comme nous verrons ensuite.

Les thèmes de la dialectique et de la trialectique sont assez considérables et abordés plus ou moins exhaustivement à travers les temps. Le découpage fait pour combler la proposition de cet article n'a inclus que quelques aspects centraux présents chez Platon (427-347 av. J.-C), Aristote (384-322 av. J.-C), Zeno, (336- 246 av. J.-C), G. W. Friedrich Hegel (1770-1831), Charles S. Peirce (1839-1914), Stéphane Lupasco (1900-1988), Basarab Nicolescu, Joseph Brenner et Patrick Paul. Cette rétrospective nous a

obligé à faire un saut de siècles et, face à la difficulté de choisir, à l'énorme importance de reprendre quelques uns des aspects d'une collection déjà formée, de dignifier la mémoire et le parcours déjà accompli dans l'essai de comprendre le ici, le maintenant et le devenir. Joao Guimaraes Rosa (1908-1967) est là comme un représentant parmi d'autres qui font partie du Panthéon de l'art du récit poétique, dans le sens le plus profond. A contrario, si quelques uns des illustres penseurs qui nous ont précédés n'ont pas été cités, il est évident qu'ils ont aussi forgé cette histoire de même que notre effort pour élaborer cet article tente d'y contribuer.

## ***Partie II***

### **La Dialectique comme méthode de division**

Selon Platon, «... la Dialectique est une technique d'investigation conjointe, faite avec la collaboration de deux ou plusieurs personnes, selon une démarche socratique de questions et de réponses. » (ABBAGNANO, 2007 : p. 315) D'après lui, la philosophie n'était pas une tâche individuelle. Elle est bâtie par des hommes qui vivent ensemble et qui « *discutent bénévolement* », comme activité particulière à une « *communauté de l'éducation libre* » (Lois, VII, 344b). Elle a la forme, par excellence, d'une recherche conjointe et implique deux moments :

- d'abord, ramasser des choses éparses dans une seule idée en la définissant d'une manière claire et compréhensible, pouvant alors la communiquer à tous les intéressés (*Fédon*, 265c). On part de plusieurs idées vers les principes pour arriver aux conclusions ultimes (*République*, VI, 511c) ;
- ensuite, la méthode obéit à la division en respectant ses interactions naturelles selon les genres et évitant de fractionner les parties, ce qui pourrait porter préjudices au raisonnement.

Lorsqu'il discute les idées pour arriver aux principes par la division, Platon définit trois alternatives fondamentales :

- une idée unique pénètre et enveloppe plusieurs autres qui sont et restent séparées d'elles et extérieures les unes aux autres ;
- une idée unique réduit des tas d'autres à l'unité dans sa totalité ;
- plusieurs idées restent parfaitement distinctes entre elles.

Ces affirmations deviennent évidentes dans les dialogues où l'intention de Platon est de défendre une idée de façon à permettre aux participants de comprendre et d'arriver

aux principes qu'il défend et qu'il considère comme vrais. Ces trois alternatives montrent deux cas extrêmes, l'unité radicale (plusieurs idées en une seule) ou l'hétérogénéité radicale. La troisième est intermédiaire, une idée inclut les autres sans les fondre dans une unité.

Le choix d'une de ces alternatives dépend de la nature du sujet en question et d'où l'on veut arriver sans perdre la cohérence originelle. Cette démarche a été utilisée dans beaucoup de discours. La première préoccupation de Platon était la définition de la question. Seulement alors, il la divisait en deux parties désignées de gauche et de droite, chaque partie se caractérisant par la présence ou l'absence de certains caractères qu'il considérait comme fondamentaux pour arriver à la Vérité. Une nouvelle démarche recommençait alors avec la division de la droite en deux parties et de la gauche aussi en deux parties et tour à tour jusqu'à épuiser les possibilités. Le choix de la manière de diviser l'idée principale était très important pour ne pas gêner l'articulation de la pensée car la cohérence du raisonnement devait se garder pour arriver au but et démontrer la thèse. La méthode dialectique platonicienne était authentiquement inductive et synthétique et s'approchait plutôt d'un procédé empirique dans la recherche de la connaissance, le but de la division n'étant pas la déduction de quelque chose, mais « *la recherche, le choix et l'usage des caractéristiques effectives d'un objet dans le but d'expliquer la nature ou plutôt les possibilités de cet objet.* » (ABBAGNANO, 2007 : p. 316)

En dialogue, selon Lima, il existe toujours tantôt la thèse tantôt l'antithèse, le dit et le contredit et dès qu'une idée est formulée, quelqu'un peut l'accepter, un autre s'y opposer et alors la dialectique proprement dite se manifeste pouvant ou non déboucher sur une synthèse.

D'après Platon, le jeu des opposés reste presque toujours ouvert, sans solution ou synthèse finale parce que pour lui la Dialectique est une méthode difficile, sérieuse qui demande des efforts et du zèle pour dépasser les contradictions, mais sous un autre aspect, c'est une sorte de formation, un long processus d'apprentissage et de maturation. Ce n'est qu'à partir de ce long travail que survient la conciliation, la possibilité de la grande synthèse. La Dialectique est pour Platon une manière d'arriver au Un, au Principe.

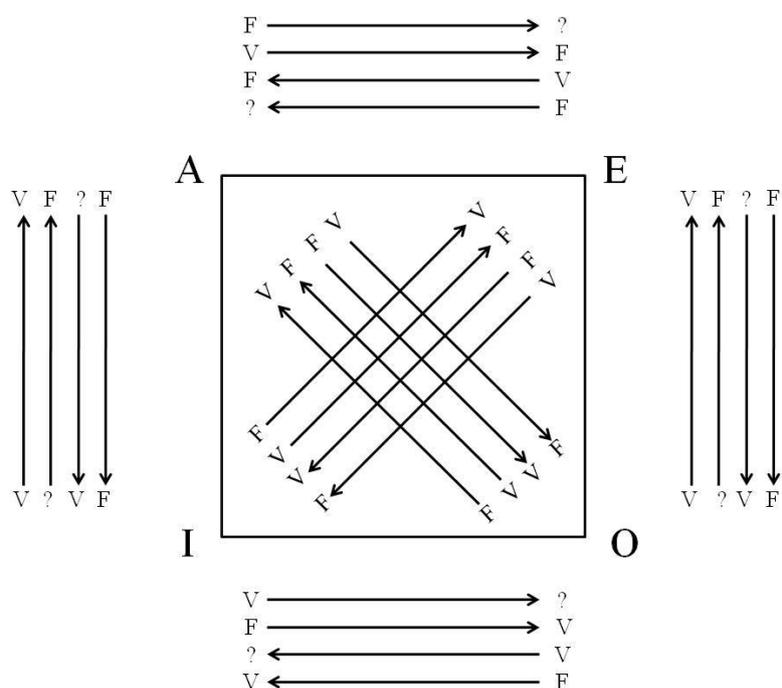
### **La Dialectique comme rhétorique du probable**

Les bases de la dialectique aristotélicienne sont les trois axiomes d'Aristote où il affirme qu'une chose ne peut être que ce qu'elle est ; une chose ne peut pas être ce qu'elle n'est pas ; deux alternatives, A ou non-A sont mutuellement exclusives, postulées positivement, négativement et dichotomiquement. Cette dynamique dialectique et ses directives méthodologiques se trouvent affirmées quand il déclare : « ... la même chose peut en même temps être un étant et un non-étant – mais pas dans le même sens. Parce que la même chose peut être potentiellement en même temps deux contraires, mais pas en actualité ». (Métaphysique, Livre IV, partie 5)

Aristote considère la dialectique comme une utilité, une méthode d'analyse, un type d'outil logique, l'art de la discussion intellectuelle, celle qui raffine le raisonnement, capable de se consacrer à n'importe quel sujet et, dans ce sens, elle partage les caractéristiques d'une métathéorie. La Dialectique n'est pas une démonstration, une déduction scientifique, une déduction qui crée de la connaissance, mais une question d'opinion, une question d'argumentation : elle ne prouve rien. En tant que question d'opinion, la dialectique est vue ici comme une logique du probable, non pas de la certitude. Même si Aristote considérait le probable comme le résultat d'opinions acceptées par tous les hommes ou par la plupart d'entre eux, ou encore par les hommes les plus sages, ce qui lui attribue ainsi un certain degré d'universalité, cette affirmation n'élève pas la Dialectique du statut d'opinion vers le statut de connaissance selon les principes scientifiques, car l'opinion d'un groupe de personnes ne suffit pas pour attribuer une valeur universelle à un certain événement. Malgré le fait de pouvoir acquérir un statut de vérité, elle reste arbitraire.

Le syllogisme et l'induction sont des outils puissants de l'argumentation dans ce type de démarche et de raisonnement dialectique. Le syllogisme s'origine dans des prémisses acceptés qui sont probables mais pas assurées. Il fait partie de la théorie de l'inférence qui conduira à des conclusions qui sont probables mais pas sûres. Aristote a voulu étudier les propriétés des systèmes d'inférence, à partir desquels il arrive à des conclusions métathéoriques en établissant des lois fixes, par exemple celles qui viennent des rapports des contraires, contradictoires, sous-contradictaires selon le schéma ci-dessous, où Vrai (V) et Faux (F) et où :

Contraires	Contradictaires	Sous-contraires
A – E	A – O	A – I
I – O	I – E	E – O



Voici un exemple classique de ces inférences : A = Tous les hommes sont mortels ; E = Aucun homme est mortel ; I = Quelques hommes ne sont pas mortels ; O = Quelques hommes sont mortels.

Lorsqu'en *Interprétation 9* il discute la contradiction, Aristote parle des propositions qui ne peuvent pas être résolues selon des formules fausses ou vraies. Du point de vue d'Aristote les arguments F/V ne peuvent pas être appliqués sur quelques couples de contradiction projetés sur le futur parce qu'ils sont en état potentiel et les affirmations ne peuvent être faites que sur ce qui arrive vraiment. Ce qui est suggéré ici, c'est la possibilité d'exister d'une logique de trois valeurs pour des propositions futures qui sont encore en état non-actualisé. Cette idée a créé un champ de la logique largement exploité par des logiciens dans les siècles suivants et même aujourd'hui.

### La Dialectique comme logique de la conciliation

« Le troisième concept de Dialectique a été élaboré par les stoïciens qui l'ont identifié à la logique en général ou, plutôt, à la partie logique qui n'est pas rhétorique » (ABBAGNAMO, 2007, p. 317). En transformant radicalement la théorie aristotélicienne du raisonnement, les stoïciens ont cherché leurs explications et leurs démonstrations en convoquant des domaines plus compréhensibles et évidents aux sens afin d'arriver aux conclusions par des prémisses.

Originaire de Stoá Poikilé, le Portique peint au nord de l'Agora d'Athènes, le stoïcisme a ouvert son chemin au cours de cinq siècles à partir de Zénon, son fondateur, Chrysippe (c. 277-208 av. J. - C) qui a structuré et consolidé la doctrine, en passant par Panétius (c. 185) et Posidonius (c. 130-51) qui a stimulé et innové la thèse stoïque lui donnant un air néoplatonicien jusqu'à Sénèque (c. 8 av. J. - C - 65 ap. J.- C) et Marc Aurèle (121-180), les gardiens et les maîtres de la thèse éthique stoïque. Au-delà de ceux-là, d'autres penseurs stoïciens importants ont apporté des contributions significatives aux thèses physiques, logiques et éthiques du Portique, pendant ses trois périodes de développement : le Stoïcisme Ancien (siècle IV-III A.C.), le Stoïcisme Moyen (s. II A.C. - I P.C.), le Nouveau Stoïcisme (s. I-II).

La logique et la doctrine stoïques conduisent à une tentative de conciliation entre le déterminisme et la responsabilité humaine. La contradiction basée sur cette logique affirme que les êtres humains appartiennent à la nature et doivent la suivre en même temps qu'ils doivent suivre leurs destins. Le stoïcisme discute l'origine des passions et des vices, exploite les causes premières et ultimes, le destin et le livre arbitre, la sagesse et la vertu. Les stoïques distinguent la conscience qui vient des objets extérieurs de celle qui vient des processus rationnels intérieurs et les articule l'une à l'autre. Les stoïques s'approchent de la réalité à partir de deux types de représentations : les *sensations* (*aisthêtikê*) qui correspondent aux objets extérieurs, et une autre représentée par l'esprit et ressortant des opérations de l'âme et de la pensée elle-même. Les perceptions et les intuitions s'enracinent dans ces représentations. Quoiqu'il en soit elles sont inséparables bien qu'on ne peut pas affirmer qu'elles soient réelles.

La contradiction est également présente dans les prémisses fondamentales de l'ontologie stoïque. On y constate la réalité composée principalement par les « corporelles » (*somata*), tout ce qui peut être la cause d'une autre chose, et les « incorporelles » (*asomata*) qui n'existent que dans notre pensée : le vide (*kenon*), temps (*chronos*), espace (*topos*) et les exprimables (*lekton*). Les trois premières entités incorporelles présentent des conditions pour la démarche physique et la dernière a des rapports avec la philosophie du langage. Bien qu'opposées, les entités corporelles et incorporelles sont toutes les deux réelles.

Comme on a souligné avant, le raisonnement du Portique reconnaît la contradiction mais formule, en même temps, le concept d'unification de tout son système physique, logique et éthique basé sur le concept fondamental du *logos*, vu comme force de cohésion, principe de développement, intelligence, le *continuum* de tous les corps.

Les penseurs du Portique, en opposition à Platon et en suivant les présocratiques, croyaient que l'univers est corruptible et livré à des cycles récurrents éternels qui se répètent à l'infini, où rien ne se renouvelle par la seule raison que rien ne peut être renouvelé par conflagration qui crée sans cesse le même. Comme chez Héraclite, les stoïques décrivent deux principes qui gouvernent l'univers : le premier passif, enraciné dans la matière et l'autre actif, identifié à la force rationnelle qui affecte la matière. Comme chez Aristote, le stoïcisme est radicalement empirique. Au contraire d'Aristote qui s'intéressait aux interrelations des termes, les logiciens stoïques s'intéressaient aux interrelations des propositions. Au contraire des épicuriens, les stoïques ne considèrent pas l'atomisme comme constituant de la réalité. Ils présentent une théorie anti-corpusculaire où tous les corps possèdent une structure continue et où toutes les choses sont liées par la sympathie.

C'est par le mérite du stoïcisme que la contradiction a pu s'élever du champ de la rhétorique au statut de la logique. Chrysippe, versé en logique, théorie de la connaissance, physique et éthique a créé un système de logique propositionnelle avec des connectifs logiques : *si, et, ou...ou, parce que, plus/moins, probable ..., donc* ; et des tas d'autres types de propositions moléculaires, familiales à la logique moderne incluant : conjonction, disjonction et conditionnel. Il a également étudié le critère de vérité de ces propositions. On lui attribue la création de la logique formelle et la formalisation du système stoïque.

Le foyer ultime du stoïcisme est le développement d'une attitude éthique chez les humains que les penseurs du Portique imaginent en cinq niveaux : 1) maintien de la constitution naturelle ; 2) harmonie envers la nature ; 3) choix ; 4) devoir ; 5) exercice continu du choix. Voilà les cinq conditions pour maintenir la vie de l'être humain, qui lui permettront de choisir le bien et de rejeter le mal, d'exercer le choix à partir du sens de devoir dont il n'est pas encore conscient et les mener au bon choix.

Le stoïcisme peut être vu comme un réseau encerclant qui nous aide à lire, à décoder, à comprendre et à agir dans le monde ; dans ce sens, il définit un code de conduite. On sait bien que la pensée du Portique a constitué le premier mouvement de l'humanisme dans la philosophie. Ce travail de la logique dans la réalité a exercé une énorme influence sur les progrès de la dialectique, de la tiercéité et de la trialectique qui ne seront formulées que des siècles après son émergence. Bien plus, l'introduction des concepts stoïques de co-destin, interrelation, interpénétrabilité des corps, coopération,

vide ont été reconnus par leur importance pour quelques thèses de la Physique Quantique et pour le développement de la logique au XX<sup>e</sup> siècle.

### **La Dialectique comme synthèse des opposés**

Du point de vue de l'histoire de la philosophie, Hegel et Platon, tous deux disciples d'Héraclite, chacun en son temps et à sa manière, ont été des auteurs qui ont amenés des changements importants dans le trajet de la Philosophie, surtout Hegel dont l'œuvre philosophique a représenté une rupture dans la pensée occidentale. En effet, de nombreux courants lui sont postérieurs montrent, au cœur de ses théories, des structures intersubjectives et la médiation linguistique de la pensée : l'anthropologie de Feurbach, la théorie de la nature de Marx, le pragmatisme de Peirce, la phénoménologie de Husserl, l'existentialisme de Heidegger, Jaspers et Sartre ainsi que d'autres. Au moment où il a placé la subjectivité, l'intersubjectivité, la contingence, la contradiction dans la structure de sa théorie, Hegel a été hissé jusqu'au panthéon des grands philosophes qui se sont faits remarquer dans la Philosophie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

La philosophie hégélienne révèle une profonde...

...tension pas dépassée dans la détermination philosophique de la relation entre les catégories de la subjectivité et de l'intersubjectivité. En fait, un abordage superficiel révèle déjà cette tension dans la réflexion sur la relation, décisive dans la conception systématique de Hegel, entre logique et philosophie de la réalité : le sommet de la logique de Hegel est la théorie de la subjectivité absolue ; dans la philosophie de la réalité, c'est à dire, surtout dans la philosophie de l'esprit objectif et de l'esprit absolu, les mécanismes intersubjectifs jouent, néanmoins, un rôle très important. (HÖSLE, 2007, p. 23)

D'après Hegel, la Logique est le siège des « pures essences », des formes nécessaires et des déterminations mêmes de la pensée tandis que la Philosophie de la Réalité est celle des catégories qui doivent être non seulement pensées, mais représentées. Elles le sont par les trois sciences naturelles – la physique, la chimie et la biologie et celles de l'esprit – qui impliquent autant les sciences herméneutiques que les sciences de l'art – par la musique, la religion et aussi l'histoire de la philosophie comme l'anthropologie, la phénoménologie ainsi que le droit, la morale, l'État et l'histoire.

Ainsi, sa théorie accepte le principe de la contradiction, mais non la version ontologique qui distingue deux formes : la négative et l'affirmative. Selon Hegel, les théories non seulement se contredisent les unes les autres, mais elles présentent aussi des contradictions internes qui peuvent être reconnues. Et en plus, non seulement les théories, « mais aussi les catégories logiques et les objets réels du monde naturel et

spirituel se contredisent et, (*presque*) *tout ce qui existe se contredit.* » (HÖSLE, 2007, p. 191)

La contradiction chez Hegel constitue un aspect négatif puisque que la contrariété est propre de la finitude car les choses finies se contredisent en elles mêmes ; également, la contradiction ne demeure pas, parce qu'elle a besoin de se dissoudre et de faire place à quelque chose de supérieur. C'est ce qu'il exprime dans le passage : « ... tout ce qui est supérieur n'apparaît que quand l'inférieur, en tant que contradiction en lui même, se dépasse vers le supérieur. » (HÖSLE, 2007, p. 193). Il découvre les contradictions dans les catégories singulières de la finitude et de la non-finitude et, à partir de ces contradictions, il arrive à la conclusion que la fausseté d'une d'entre elles, à mesure qu'une catégorie se révèle non vraie, oblige à poursuivre vers la prochaine.

Hegel déclare que cette forme de comprendre les catégories, de la même manière que les théories qui s'opposent, se contredit elle-même, elle est *propre de la nature de la pensée* car la résolution des contradictions qui constituent le réseau de la réalité finie est une affaire d'intellect. « La Dialectique constitue, donc, l'âme du progrès scientifique et c'est le seul principe par lequel la connexion immanente et le besoin entrent dans le contenu de la science... » (ABBAGNAMO, 2007, p. 318)

Le raisonnement de la dialectique hégélienne est triadique parce qu'il présente toujours trois termes, la *thèse* – présentation d'un concept abstrait et limité ; *l'antithèse* – élimination de quelque chose de finie de ce concept et dans le passage vers son opposé ; et la *synthèse* – qui se forme dans la synthèse des deux déterminations précédentes et qui garde « ce qui existe d'affirmatif dans la solution et dans la transposition... » (ABBAGNAMO, 2007, p. 318). Ces trois moments arrivent en séquence dans le temps en donnant origine au progrès de la science et au progrès dans le processus historique et appartiennent à la réalité proprement dite. Toute la réalité se bouge dialectiquement en fonction de ces trois moments.

Le mot *aufheben* a été choisi par Hegel pour définir la synthèse et, selon Lima, il a trois significations différentes : d'abord, il veut dire, dissoudre, annuler, défaire ; le deuxième, garder et le troisième, prendre et mettre dans une place plus élevée, mettre au-dessus. La synthèse a donc trois significations qui se complètent dans l'élaboration du concept : dépasser, garder et mettre dans un niveau plus élevé.

Dans la première signification : l'opposition des pôles est dépassée et annulée. Dans la synthèse, les pôles ne s'excluent plus ; le caractère excluant existant entre thèse et

antithèse se fond et disparaît. Pour la deuxième signification : malgré la dissolution, les pôles ont été gardés et sont maintenus en tout ce qu'ils avaient de positif. Avec la troisième signification dans l'unité de la synthèse on arrive à un plan plus élevé ; il y a donc eu une ascension. » (LIMA, 2003, p. 125)

La coupure apportée par les idées de Hegel à la pensée philosophique, qui introduit l'intersubjectivité et la contradiction comme possibilités et la présence d'un tiers terme qui apparaît à côté de A (affirmation) et non-A (négation) en venant la résoudre ou la dépasser, a inspiré de nombreux philosophes postérieurs qui en ont subi l'influence, même pour le contredire ou s'opposer à ses idées. Après lui les concepts comme la subjectivité et l'intersubjectivité d'un côté et le raisonnement triadique de l'autre deviennent des concepts importants et, parfois, indispensables pour comprendre la réalité.

### ***Partie III***

#### **Triadicité**

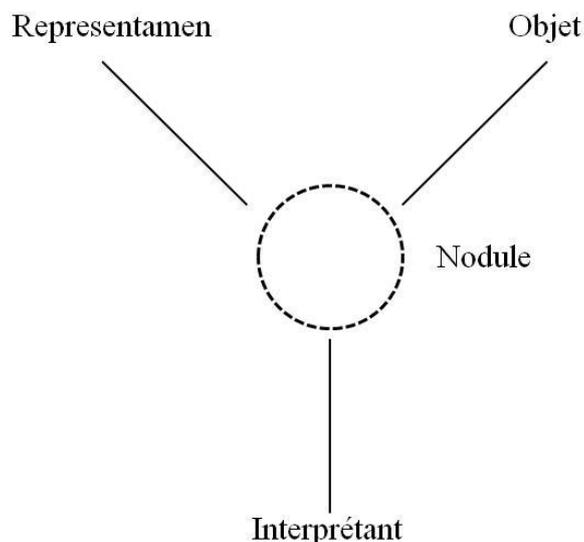
Charles S. Peirce est fondateur de la sémiotique, la théorie des signes. La sémiotique est la science qui engendre du sens, celle qui implique le principe d'inclusion des contradictions. Sa cosmologie analyse le phénomène de la vie et les aspects pragmatiques de nos conceptions comme « ce qui affecte ce qui peut être imaginé comme porteur de propos pratiques... » (CP 5 :402)

Pour Peirce, le signe n'est pas un objet actualisé dans l'espace et le temps, il n'est pas un objet immédiat, mais il est toujours traduit en un autre signe par rapport à un objet donné. Cette traduction du signe implique une *triadicité*, une relation qui n'est pas binaire et qui permet l'émergence et le flux du signifié en un contexte donné.

Les éléments qui constituent l'essence de la pensée de Peirce sont constitués par le possible, l'incertitude, la probabilité, le contingent, la dichotomie ou la synthèse. Il n'existe pas un modèle binaire mais un processus triadique ; une interaction d'un ensemble d'éléments qui donne la dynamique de sa logique qui n'est pas une dialectique. Peirce n'est pas considéré un comme un dialecticien mais comme un dialogicien.

La dynamique du processus sémiotique – représentée ci-dessous – est énoncée par un trépied : *Representamen* (qui représente le signe et révèle ce qu'il veut dire) – *Objet* (le fait ou évènement sémiotique donné associé au sens du signe, ce qui contient

l'information) – *Interprétant* (qui traduit les signes en signes) indiqués sur l'image ci-dessous :



...par contre, notre triade authentique, un trépied qui enserme un nodule, joint tous les éléments à travers un point focal de sorte que la relation entre n'importe quelle paire des éléments dépend de la relation de chacun de ces éléments avec le troisième (CP : 345-9).

De ces relations triadiques on arrive à trois tricotomies de signes. La première résulte d'une analyse du *signe en lui même* ; la deuxième, du *signe avec son objet* ; la troisième, du *signe avec son interprétant* (SAPORITI, 1995, p. 41). Il faut remarquer que la théorie sémiotique de Peirce n'attribue pas de place privilégiée à l'*Interprétant*, il doit occuper la place de l'utilisateur du signe aussi identifié comme médiation de la médiation et c'est à travers lui que l'action du signe devient explicite.

Ce trépied sémiotique est un ensemble interrelationnel. Les altérations de l'*Interprétant* font émerger du sens et du changement de sens puisqu'il évoque des versions de la réalité sur l'objet.

Ainsi, s'il s'agit d'un « objet » en relation avec son signe et son respectif *interpretamen*, il sera également le cas de l'*interpretamen* du signe de se mettre en relation avec son « objet sémiotique ». Dans ce sens, ... la sémiose n'est pas linéaire, mais radicalement non-linéaire. Les signes ont toujours l'opportunité de prendre des détours pour diverger, converger, s'emmêler, tout en devenant un processus autre de ce qu'ils étaient. (MERRELL, 1997, p. 17)

Cette structure de trépied à cause des  $n$  possibles changements d'interprétation amenés par l'*Interpretamen* 2, 3... $n$  qui vont légèrement modifier l'*Interpretamen*

originel, peut provoquer un réseau de significations. Ainsi, *l'Interpretamen* devient partie intégrale du processus et, donc, l'objet sémiotique ne sera jamais l'item unique dans le contexte de la réalité. Peirce, à travers sa dynamique, assure que la différence, le processus et non la linéarité rendent possible le sens.

... ce qui caractérise et définit une assertion de Possibilité, c'est son émancipation du Principe de la Contradiction, bien qu'elle reste subordonnée au Principe du Tiers Exclu ; ce qui caractérise et définit l'assertion de la Nécessité, c'est qu'elle reste subordonnée au Principe de la Contradiction, mais jette dehors le joug du Principe du Tiers Exclu ; ce qui caractérise et définit l'assertion de l'Actualité ou de l'Existence singulière, c'est qu'elle reconnaît la subordination aux deux formules et, exactement à mi-chemin entre deux « Modaux » rationnels, comme les formes modifiées sont nommées par les anciens logiciens. (MS 678 :34-35)

Dans ce sens Peirce exclut le principe du tiers exclu et développe le principe de la non-contradiction. Il formule trois catégories pour décrire la réalité : 1) *Priméité*, qui appartient au champ du sentiment comme possibilité, inconsistance et qualité, c'est une référence au monde des possibilités et de la vacuité qui exclut le principe du tiers exclu ; 2) *Secondéité*, liée au champ de la volition, duale par définition, comme action-réaction. Elle est existentielle et donc peut rester dans le terrain du tiers exclu ou inclus, selon la logique qu'on lui applique ; 3) *Tiercéité*, liée au contexte de la cognition en tant que capacité de connaître, potentialité, généralité, incomplétude qui déroge le principe du tiers exclu.

Dans son livre *O Método Anticartesiano de C. S. Peirce* (SANTAELLA, 2004, p. 78), l'auteur souligne que de 1868 à 1878 Peirce a attaqué le cartésianisme et qu'à partir de 1868, il développait la théorie de l'hypothèse comme l'un des types d'inférences et de raisonnements, en ayant en tête la question centrale de la classification des arguments. L'auteur affirme aussi que depuis 1878 Peirce s'est tourné :

Chaque fois plus vers l'investigation et ses méthodes... et il nommait logique l'art de concevoir des méthodes de recherche, en la considérant comme « la méthode des méthodes » (CP 7.59). Il disait aussi que la création d'une méthode pour découvrir des méthodes était l'un de principaux problèmes de la logique (CP 3.364).

En 1865 déjà Peirce, en introduisant l'hypothèse de l'induction et de la déduction dans la compréhension des types d'inférence, présente une proposition révolutionnaire qui surpasse les héritages aristotélicien et cartésien. Santaella présente avec précision les balises évolutives de ces concepts (p. 85-95) qui ne seront pas abordés ici car ils nous semblent échapper au contexte de l'article. Il faut, néanmoins, souligner que Peirce lui-même revient et refait les concepts qu'il a formulés. L'auteur dit que :

Avant 1900, les modes d'inférence se reliaient avec les catégories selon le degré de certitude de chacun d'eux, en suivant un ordre décroissant : déduction (tiercéité),

induction (secondéité) et hypothèse priméité. Quant ils ont été imaginés comme des stages de recherche, la relation est devenue : abduction (priméité), déduction (secondéité) et induction (tiercéité), puisqu'il ne s'agit plus d'un degré de force de chacun de ces arguments logiques, mais de son ordre d'interdépendance dans le processus. (SANTAELLA, 2004, p. 95).

Peirce, fondateur du pragmatisme, postule de nouvelles formulations pour la recherche basée sur le raisonnement cognitif ; l'inférence comme fonction essentielle du raisonnement cognitif, celui-ci vu comme pensée dans les niveaux perceptif, investigateur et délibératif selon les mots de Gallie (1975, p. 99) ; l'abduction comme la première forme d'inférence logique dans la recherche scientifique et, aussi comme « ...ce processus qui n'emmène pas à l'adoption d'opinions finales, mais aux hypothèses elles-mêmes – à leurs adoptions comme pure « pouvoir être ». » (idem pp. 94-95). La construction pour Peirce de cette logique des relations est une contribution essentielle, fondamentale et actuelle pour le traitement de la contradiction – méthode et pouvoir de création – dans la sphère de la science, de la technique, de l'esthétique et de la logique de la réalité.

### **Trialectique : les bornes d'une trajectoire**

La démarche de la Trialectique et celle de la dialectique sont pareilles et elles présentent même des caractéristiques semblables. Mais le tiers terme apparaît dans celle-là comme une forme de surpasser la contradiction des deux et ceci peut arriver de différentes manières.

La Logique Classique a établi un « ensemble de contraintes qui satisfont le principe de l'*identité* et de ses *conséquences* dans la pensée, le principe de la non-contradiction et le principe de l'*exclusion du tiers* » (IOAN, 1999, p. 145). Les Logiques non-classiques peuvent annuler soit le *principe de l'identité*, soit le *principe de la non-contradiction*, soit celui de l'*exclusion du Tiers* et, en dérogeant l'un d'eux, se créent différents types de logiques qui présentent des désignations, objectifs et formulations bien définis, selon Petru Ioan.

Quand l'intervention arrive sur le deuxième principe, celui de la non-contradiction, il en résulte plusieurs types de logiques :

- La Logique de la non-contradiction conçue par François Paulham au début du XX<sup>e</sup> siècle ;

- La Logique de la paraconsistance développée par le professeur Nilton da Costa dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ;
- La Logique énergétique de Lupasco, vers 1930, qui, selon Petru Ioan, « situe le dynamisme contradictoire (respectivement le dualisme antagonique, l'antagonisme contradictoire ou le dynamisme dualiste) dans la nature même et dans la structure de la logique ayant pour but la contradiction irréductible et la coexistence contradictoire de l'affirmation et de la négation, respectivement de l'identité et de la diversité, c'est à dire, un calcul contradictionnel. » (IOAN, 1999, p. 146)

Quand la modification s'accomplit dans le Tiers Principe, celui de l'exclusion du tiers, on évoque la Logique de Lupasco qui a travaillé dans la légitimation de la pensée du type antagonique pour construire une logique qui pourrait être « considérée comme (1) *quantique*, (2) *formelle*, (3) *formalisable*, (4), *polyvalente*, (5) *non-contradictoire*. » (IOAN, 1999, p. 146)

Selon le jugement de Dominique Temple, biologiste et chercheur important de l'œuvre de Lupasco, pour construire sa logique de l'antagonisme, il lui a fallu le long trajet fait par les scientifiques théoriciens du début du XX<sup>e</sup> siècle comme :

- Max Planck, qui, par ses expériences avec la lumière, a remarqué la manifestation de deux possibilités, vibration dans un moyen homogène ou faisceau de particules élémentaires ;
- Niels Bohr, qui, en constatant quelque chose de bizarre en doutant de la possibilité de manifestation de deux situations contradictoires, a expliqué qu'on était peut-être devant des phénomènes individuels dont les outils de mesure avaient laissé une brèche qui permettait le choix entre les différents types de phénomènes complémentaires.
- Werner Heisenberg, pour qui « *Chaque état enserre, jusqu'un certain point les autres états coexistants* », ce qui montre la possibilité d'existence seulement potentielle d'une chose bien qu'il ne parle pas encore de potentialités coexistantes symétriques.

Dans les expériences, les investigateurs de la Physique Quantique ont observé la manifestation de quelques « solutions intermédiaires entre les mesures d'un évènement donné ou plutôt, de différents degrés d'actualisation de chaque phénomène observé à

qu'ils ont nommé *complémentaire*. Ces différents degrés d'actualisation sont nommés par Weizsäcker, *états coexistents* » (TEMPLE, 1999, p. 238).

Outre celles-ci, de nombreuses contributions différentes ont été importantes pour que Lupasco puisse construire son œuvre. Mais, en développant des théories si innovatrices, il n'a pas été compris par l'Académie. D'ailleurs, plusieurs de ses idées et de ses concepts ne sont toujours pas encore très bien compris aujourd'hui.

### **Trialéctique et le Tiers Inclus**

*Dans son œuvre, Le principe d'antagonisme et la logique de l'énergie : prolégomènes à une science de la contradiction*, publié en 1951, Lupasco a développé la formalisation de sa logique de l'antagonisme. Pour la première fois, le Tiers Inclus n'apparaît pas comme l'expression d'un rêve ni d'une fantaisie, mais démontré d'une manière rigoureuse, ce qui explique l'énorme influence de son œuvre sur l'ambiance artistique cultivée de la France à son époque. Par contre, en introduisant la contradiction dans la structure, les fonctions et les opérations logiques, sa pensée a provoqué plusieurs malentendus et sa théorie, repoussée par l'Académie, a été effacée des livres et des dictionnaires.

Pour ceux qui ont compris son œuvre et connu la richesse de sa pensée, la logique de l'antagonisme et du Tiers Inclus, au lieu de les éloigner de ses théories, les en a approchés : plusieurs auteurs ont utilisés sa pensée dans leurs travaux, surtout parmi les hommes de lettres, les poètes, les artistes. Lupasco a vécu au cœur de la révolution quantique et en tant que physicien, il a fini par apercevoir l'importance de ces découvertes pour la transformation de la pensée et de l'épistémologie classiques. Lorsqu'il a mis en question la maîtrise absolue du principe de la non-contradiction, il nous a donné la possibilité aujourd'hui de voir les phénomènes dans une dynamique historique, logique et métalogue.

Nombreux étaient les théoriciens de la Physique Quantique qui ont aidé Lupasco à arriver à sa logique de l'antagonisme et à la formulation d'un tiers terme inclus, symbolisé par un T. La formalisation quantique a permis «... de relier à notre logique du tiers exclu, que nous utilisons quotidiennement pour définir les phénomènes observés, la logique du tiers inclus qui doit être reconnue aux événements sur les-queles porte l'observation. » (TEMPLE, 1999, p. 239)

Nicolescu, dans son ouvrage *La Transdisciplinarité - Manifeste* (1996), et dans l'article intitulé « Contradiction, Logique du Tiers Inclus et Niveaux de Réalité » (GUY, 2009) nous explique comment Lupasco comprend le phénomène de la contradiction et de la non-contradiction en tant que termes logiques. Il souligne :

Mais, si ces deux termes sont indexés en fonction de A et P, l'index T est absent. Autrement dit, *dans l'ontologique lupascienne, il n'y a pas de tiers inclus de la contradiction et de la non-contradiction*. Paradoxalement, la contradiction et la non-contradiction se soumettent aux normes de la logique classique: l'actualisation de la contradiction implique la potentialisation de la non-contradiction et l'actualisation de la non-contradiction implique la potentialisation de la contradiction. Il n'y a pas d'état ni actuel ni potentiel de la contradiction et de la non-contradiction. Le tiers inclus intervient néanmoins d'une manière capitale: le quantum logique faisant intervenir l'indice T est associé à l'actualisation de la contradiction, tandis que les deux autres quanta logiques, faisant intervenir les indices A et P, sont associés à la potentialisation de la contradiction. Dans ce sens, la contradiction est *irréductible*, car son actualisation est associée à l'unification de e et non-e. Par conséquent, la non-contradiction ne peut être que *relative*. Le sens de ces affirmations s'éclaire après avoir introduit les niveaux de Réalité et leur incomplétude. (GUY, 2009, p.115)

Par exemple dans son article, Temple souligne qu'en 1935 déjà, le principe de l'antagonisme de Stéphane Lupasco permettait de faire le lien entre le contradictoire et le non-contradictoire : ce principe rejoint à l'actualisation d'un phénomène la potentialisation de son contraire. D'après lui :

Pour imaginer cette thèse, nous dirons que l'onde actualisée est conjointe à une structure potentialisée, que la structure corpusculaire actualisée est conjointe à une onde potentialisée, et que chacune de ces potentialisations est une conscience élémentaire. (TEMPLE, 1999, p. 239)

Il s'agit d'une première forme de conscience. A sa suite, il y en a plusieurs qui manifesteront le processus d'actualisations/potentialisations. Ce processus est continu et dynamique et au moment où un certain phénomène s'actualise, il se potentialise après coup et donne une origine à d'autres possibilités nouvelles, toujours d'une façon antagonique. Selon Lupasco, tous les phénomènes de la réalité macrophysique, biologique ou psychologique se comportent comme ça? Ce que les distingue c'est le phénomène de l'homogénéisation ou de l'hétérogénéisation. Quant aux phénomènes physiques mêmes, ils tendent à l'entropie (par le processus de l'homogénéisation) et les biologiques et les psychologiques tendent à la négentropie (par le processus de l'hétérogénéisation).

Lupasco, concerné par le système de vie et ensuite par le système psychique, a immédiatement remarqué que le système de vie respecte le principe de l'antagonisme polarisé par la différenciation et le système psychique celui de l'antagonisme polarisé par le contradictoire. C'est contradictoire, le caractère du système psychique et sa construction obéissent à la complexification des antagonismes. Ce fut le mérite de Lupasco d'avoir introduit un terme neuf dans ce type spécifique de potentialités coexistantes :

Il s'agit de l'état T de Lupasco, qui signifie ce qui est en soi contradictoire. Ce tiers est le tiers que la logique classique *exclut*, et que Lupasco appelle le *tiers inclus*. Cet état T correspond à cette situations particulière où les deux polarités antagonistes d'un événement sont d'intensité égale et s'annulent réciproquement pour donner naissance à une troisième puissance en elle-même *contradictoire*. (TEMPLE, 1999, p. 242)

« Le principe de l'antagonisme met fin à un autre doute : Lupasco ne repousse pas la logique classique, il l'inclut. » (NICOLESCU, 1999, p. 118) Il ne rejète pas le principe de la contradiction, il met un doute sur son absolutisme. D'après Lupasco, la logique classique est « ... une macrologique, une logique utilitaire à grosse échelle » (LUPASCO, 1951, p. 20), dont le succès, du point de vue pratique, varie beaucoup.

On aura remarqué que la Logique du Troisième Inclus de Lupasco est un cas particulier du dynamisme contradictoire qui vient confirmer que le troisième terme n'a pas de nature de la synthèse, comme dans la dialectique hegelienne qui peut être aperçue et atteinte au cours de l'Histoire et, ainsi dans une dynamique linéaire temporelle. Il faut absolument distinguer la logique de Hegel de celle du Tiers Inclus où les trois termes A, non-A et le troisième terme T sont simultanés dans le Temps.

Donc, la logique du tiers inclus est :

- une logique non-classique car elle accepte la contradiction et se met d'accord avec la possibilité d'un troisième terme qui est en même temps A et non-A, elle déroge donc au principe de non-contradiction et à l'exclusion du tiers.
- C'est une logique trialéctique, mais elle n'accepte pas le troisième terme comme une synthèse des deux premiers.
- Le troisième terme est inclus et il émerge : lui, qui était au niveau du possible, des potentialités, devient actuel, il appartient au « ici et maintenant ».
- Les trois termes A, non-A et T sont simultanés, c'est-à-dire qu'ils sont présents au même moment, bien qu'au niveau des possibilités et cela n'arrive pas au cours de l'Histoire.

Dans l'esprit des travaux de Stéphane Lupasco, on peut affirmer que la nouvelle logique, "ternaire": n'abolit pas, mais restreint seulement, l'action de la logique classique (binaire, ou du tiers exclus); elle ne conçoit pas l'état intermédiaire ("T") comme une synthèse des états extrêmes, selon le schéma hégélien de la succession des moments antithétiques du devenir, mais admet la coexistence des trois termes, associés par Lupasco à trois types de matière, à trois types de systèmes et de systematisation de l'énergie, à trois types d'univers et à toujours autant de types de déterminations, à trois types d'espace-temps, à trois types d'ortho-dialectiques et à trois types d'orientation des

phénomènes, à trois modalités d'articulation causale, à trois types de finalité, à trois espèces d'ensembles et à trois démarches statistiques, à trois types d'adaptation comportementale, à trois genres de normalité et à toujours autant de formes de pathologies, à trois types de morales, à trois types de mémorisations, à trois types d'images et à toujours autant de types de conceptualisations, à trois types de vérités, à trois types de sciences, à trois méthodologies conceptuelles et techniques, à trois types d'ortho-déductions, à trois types de "syllogismes contradictoires", à trois types de "réurrences contradictoires", etc. (IOAN, 1999, p.146-147)

### **La Contradiction Conditionnelle et réalisme structurel scientifique**

Les points essentiels de la logique ternaire du Tiers Inclus de Stéphane Lupasco ont été abordés au début de cet article. Dans le formalisme axiomatique de cette logique, l'interaction entre deux éléments en contradiction, A et non-A, alternativement et réciproquement actualisé et potentialisé, peut donner lieu à l'émergence d'un troisième élément à un niveau supérieur de réalité ou de complexité.

L'exposition la plus détaillée des axiomes de cette logique a été faite par Brenner dans son livre *Logic in Reality* (BRENNER, 2008). L'axiome qui remplace le deuxième axiome classique de la non-contradiction y est formulé ainsi : Contradiction Conditionnelle - A et non-A existent au même temps, mais seulement dans le sens où, quand A est majoritairement actuel, non-A est majoritairement potentiel, et *vice versa*, sans que l'un ou l'autre ne disparaissent complètement.

On peut aussi faire un énoncé axiomatique du postulat fondamental de Lupasco : Association Fonctionnelle - Tout élément réel  $e$  – objets, processus, événements – existe toujours en association, structurellement et fonctionnellement, avec son anti-élément ou contradiction, non- $e$ ; en termes de physique, ce sont des variables conjuguées. Cet axiome s'applique aux paires classiques de dualités, *e.g.* identité et diversité.

Dans cette partie de cet article, nous parlons justement de la relation entre la Contradiction Conditionnelle, le terme de Brenner pour la modification qu'apportait Lupasco au deuxième axiome classique de non-contradiction, et le courant le plus proche de Lupasco dans la pensée actuelle, à savoir le réalisme structurel scientifique (RSS). On a plusieurs aperçus sur la contradiction, mais pour s'assurer que l'on reste

dans un contexte scientifique dans le bon sens du terme, il est nécessaire de se baser sur cette conception de la contradiction ou « contre-action ».

Nous insistons que la conception de la contradiction contradictionnelle n'est pas une curiosité philosophico-logique mais un appel à repenser toute une série des vérités acceptées quant aux valeurs d'identité – vérité linguistique, consistance, certitude vis-à-vis les valeurs « négative » correspondantes – diversité, inconsistance, incertitude. Loin d'être, comme une grande majorité de logiciens le voudraient, quelque chose à éliminer d'office ou à emprisonner autant que possible, la contradiction est à considérer comme faisant partie essentielle de notre raisonnement et de nos actions. Paul Ghils (GHILS, 1994) a bien saisi ce rôle actif de la contradiction dans ses études de la dynamique du langage.

La contradiction conditionnelle mais réelle est donc pour nous à la base de l'évolution de tout processus. Il est intéressant en conséquence de regarder la relation entre cette logique et les théories proposées récemment et dont l'objectif principal est de déconstruire un scepticisme radical, antiréaliste et anti-scientifique. Nous pensons surtout à la « naturalisation » de la métaphysique par Ladyman et Ross(2007), leur réalisme structurel ontique étant le courant clé du tournant ontologique dans la philosophie d'aujourd'hui.

Le réalisme scientifique est l'attitude qui tient compte au mieux de la validité générale que l'activité scientifique a acquise, mais son acceptation des entités qui ne sont pas directement observables a amené plusieurs philosophes à le rejeter. Le réalisme structurel propose une réponse, mais malheureusement les « structures » dont il s'agit ne sont que des structures mathématiques.

Le réalisme structurel ontique (RSO) de Ladyman et de ses collègues est une réponse substantielle actuelle aux défis antiréalistes au réalisme scientifique, puisqu'il assure des composants métaphysiques adéquats qui manquent dans les versions mathématiques et épistémologiques du réalisme structurel scientifique.

Le RSO et la logique de Lupasco se rejoignent dans la définition de Ladyman de dessin (*pattern*) où un dessin est porteur d'information<sup>3</sup> à propos de monde réel. Tout simplement, un dessin est une relation entre des données, et sa position est que ce qui existe ne sont *que* de dessin. Il n'y a plus de « choses », des relata concrets, les objets individuels comme généralement compris. Ce sont les dessins qui se comportent comme

---

<sup>3</sup> Pour l'application de cette logique à l'information en tant que telle, voir Brenner, J. E. 2010. Information in Reality; Logic and Metaphysics. *triple-C i(i)* (en publication)

objets, évènements ou processus. L'aspect le plus important de ces structures est *leur* nature et les relations entre elles.

D'abord il faut comprendre la question posée par Lupasco en 1967 : « Qu'est-ce qu'une structure ? » Sa réponse était que les structures sont aussi des dynamismes, des processus à ne pas objectiver et réifier mais qui sont générés par des lois logiques. Les structures sont plutôt à considérer comme des *structurations*, terme employé quinze ans plus tard par le sociologue Anthony Giddens (LEYDESDORFF, 2010) pour designer les relations actives dans les communications au niveau d'une société. Une structure n'est jamais rigoureusement actuelle, absolue dans un sens ou dans l'autre, étant donné la nature et la logique de l'énergie. Elle est une structuration dynamique qui est toujours fonctionnellement associée avec une structuration potentielle antagoniste et contradictoire.

L'importance donnée par Ladyman aux relations se trouve être une formulation en termes d'aujourd'hui de la conception de Lupasco qui disait que tout est déterminé par la relation. Pour lui, tout ce qui existe, existe en relation à - tout est relationnel. Nous pensons que c'est la nature elle-même qui nous pousse vers cette façon de penser et de faire des interprétations relationnelles.

Nous concluons ici que la contribution la plus importante de Lupasco était de fournir un élément non-mathématique de la structure pour les différentes formes de réalisme scientifique et structurel. Sa logique soutient une théorie causale de référence selon laquelle existe une chaîne de relations causales entre les utilisations des termes et les instances de leurs référents. Tous ces éléments sont, dans de telles chaînes, des chaînes de relations causales avec ce qui les constituent, à savoir, une forme de définition par un élément opposé. Ceci permet une meilleure approche au savoir scientifique en éliminant une dépendance sur ces conceptions descriptives formelles. En éliminant une séparation entre des points de vue contradictoires internes et externes, subjectifs et objectifs, de cette conception causale traite les découvertes comme étant des faits empiriques et des explications philosophiquement et épistémiquement pertinentes, sans que les objets externes soient dépendants, selon les conceptions antiréalistes, de la mentalité ou de l'expérience.

Voir la contradiction conditionnelle dans la logique nous prépare à comprendre et à accepter les contradictions et les interactions dans la réalité et *vice versa*. La contradiction conditionnelle joue donc un rôle herméneutique essentiel dans la science et la philosophie.

## **L'affectivité: une variable ontologique dans la théorie de Lupasco**

Il existe une contradiction fondamentale dans l'œuvre de Lupasco que l'on peut illustrer par une discussion des thèmes majeurs de l'art et de l'affectivité. On doit d'abord noter que Lupasco lui-même a éliminé de sa propre logique ce qu'il a appelé le seul monde ontologique, le monde de l'affectivité. Ce monde non-logique ou alogique est essentiellement séparé du monde de l'énergie et du devenir logique, n'étant connecté que par des relations « d'accompagnement » qui sont tout sauf fondées rigoureusement.

La grande innovation de la théorie de Lupasco a été l'introduction d'une variable ontologique, l'affectivité, qui joue un rôle primordial parce qu'elle y est introduite en tant qu'une variable qui crée une dynamique au sein de la réalité. Ce qui est partagé par toutes les théories psychologiques et même avant leur création, c'est la présence "[d]'une opposition, une lutte, un antagonisme préside la présence soudaine de la douleur et du plaisir, au sein de la conscience" (LUPASCO II, 1973 p. 185) procédé qui est symbolisé avec tous ses multiples degrés par la formule « affectivité ». Cette notion d'antagonisme, de contrariété dynamique entre douleur et plaisir s'est constamment imposée tantôt pour la psychologie, tantôt pour la physiologie de l'affectivité depuis le début; ce qui n'est jamais arrivé avec la science, la philosophie et le savoir, lequel a essayé de dépasser ce principe en élaborant des interprétations et des explications dans le but d'éviter la contradiction et l'antagonisme.

Si donc, par convention ou par réelle adéquation, l'on veut bien appliquer aux données affectives, par suite de cette nature qu'elles manifestent, les caractères de l'être et si, donc, ce qu'elles se refusent de contenir se retrouve dans l'existentialité, on peut considérer que, l'affectivité relevant d'une nature ontologique, la nature de cette existentialité contient les propriétés spécifiques du non-être; un non-être qui n'est pas l'inverse, le contraire de l'être, auquel cas cet être, se définissant par son contraire, n'en serait pas un. L'affectivité, si elle se donne comme la suffisance la plus absolue de soi-même et si elle exclut les propriétés que nous avons vu constituer le devenir logique, elle n'est pas pour cela l'inverse de celui-ci; elle est autre chose; elle lui est rigoureusement hétérogène, cet mot employé ici dans son sens le plus exact. (LUPASCO II, 1973, p. 283-284)

L'affectivité est constituée par des états affectifs dont les caractéristiques sont l'émotion, le sentiment, la passion. Elle se manifeste par des chagrins, souffrances, déplaisirs, plaisirs, joies. Ils sont, au même temps, objectifs et subjectifs, puisque un sentiment, par exemple, se manifeste à la fois comme une douleur physique, ressentie dans la chair, tout en s'originant dans l'appareil psychique de telle façon que s'engage autant le physique que le niveau subtil. Citons Lupasco :

En lui même, en tant que ce qu'il est, indépendamment de ses localisations et des mouvements qui l'entourent, pour ainsi dire, afin d'éliminer ou de l'appeler, sous forme de déplaisir ou de plaisir, l'état affective *se suffit à lui-même, est ce qu'il est*, dans l'acception la plus forte du terme, n'a aucune relation de nature avec quoi que ce soit d'autre, n'est pas relationnel en lui même, n'est pas un rapport, ne signifie rien, ne montre rien, ne connaît rien, n'est une conscience de rien. Il est, encore une fois, ce qu'il est. (LUPASCO, 1947, p. 128)

Le seul terme qui puisse le mieux la symboliser, c'est celui de *singularité*. La donnée affective est une donnée singulière, une singularité dans toute la force du terme. ... En elle même, la donnée affective est un pur contenu, une sorte de *plein singulier, sui generis*, indépendant, autonome, propre, sans aucun rapport logique avec ses contenants existentiels et avec quoi que ce fût ... (LUPASCO, 1947, p. 132)

Il existe un énigme dans l'affectivité : elle designe, signale, se montre, mais ne se représente pas. L'état affectif est ontologique. La signalisation affective est un vrai signal cybernétique qui révèle un dérèglement tantôt du système biologique que du système neuropsychique dont la fonction est déclencher une action contraire, un *feedback* rééquilibrant à fin de retourner à l'état non bouleversé. Le surgissement ontologique de l'affectivité est nécessaire pour que le système vital puisse se nourrir, se défendre, copuler et procréer. Le surgissement du signe de l'affectivité arrive quand une contradiction agressive attend une contradiction asymétrique. La gamme d'affectivité qui fait pleurer ou rire est infinie et envahit tout le psychisme. Il existe toujours la recherche de l'ontologie affective. L'affectivité joue un rôle très important dans la vie de toutes les personnes et, selon la manière par laquelle elle se manifeste et dont elle est vécue, elle peut même déterminer le développement d'un comportement qui privilégie ou le sensoriel ou l'intellect, ce qui présente des conséquences. Citons Lupasco :

Mais aussi, notons-le, la satisfaction des besoins organiques, l'emprise des dynamismes physico-chimiques, du corps, vont-elles à l'encontre de l'intelligence, l'alourdisant, à l'encontre de ce qui fait l'essence même de la vie. Une vie de plaisirs corporels, de sport, d'action, de voluptés sensorielles marque-t-elle un recul de la conscience intellectuelle et de la richesse vitale. Vice-versa, une existence de plaisirs intellectuelles éloigne de la vie active en même temps que de plaisirs de la chair, des nécessités du corps, des succès joyeux de la volonté. Mais c'est cette dernière existence qui sent le mieux son corps à l'abri des malaises dont il est susceptible; et plus elle constituera des mécanismes vitaux et de développements intellectuels capables de dominer facilement les phénomènes antagonistes actionnels-corporels, et plus ses plaisirs, ses affectivités seront vagues, n'ayant à éliminer que de vagues malaises physiques. Au contraire, l'existence où tente de prédominer l'épanouissement du corps et les tendances volitionnelles engendre une affectivité plus abondante et qui semble siéger dans le cerveau, le psychique, la "vie". (LUPASCO II: 1973 p. 238)

L'affectivité présente un caractère *sui generis* puisqu'elle advient au sujet, mais n'appartient pas à lui, elle porte les marques de ce que métaphysiquement on appelle

substance et être, enfin elle a une nature radicalement étrangère à tout ce qui est existentiel, à savoir relationnel et logique.

Ainsi, on peut citer Lupasco :

... tout état affectif s'est manifesté comme ne pouvait jaillir ni du sujet ni de l'objet, ni du devenir vital ni du devenir matériel inverse, tels que nous avons conçu ces devenirs; des facteurs existentiels contradictoires, dynamismes antagonistes agissant l'un sur l'autre, se définissant et existant l'un para rapport à l'autre, passant du virtuel à l'actuel alternativement, constituaient bien, certes, les conditions de présence ou l'absence de l'affectivité, mais celle-ci n'a jamais montré quoi que ce fût de commun avec la nature de ceux-là. (LUPASCO II, 1973 p. 283)

L'affectivité se présente donc comme un état d'être, un état doué d'une nature ontologique que n'a ni passé ni futur, qui ne se soumet ni au temps ni à l'espace. Elle se présente comme un état auto-suffisant non relationnel qui n'est ni virtuel ni actuel, ni statique ni dynamique. Elle ne se constitue pas comme devenir logique, elle est, simplement.

### **Méta-Contradiction : la logique énergétique du désaccord**

Comme toute entreprise philosophique, notre débat sur la contradiction se doit d'être austère. Honnête et convaincu de la justesse de ses thèses, chacun de nous cherche à convaincre les autres. On attire l'attention aux contre-arguments afin de mieux les anéantir. Mais votre opposant fait la même chose ; tout le monde sait (ou devrait savoir) que toutes les positions contradictoires possibles et imaginables ont été prises. Mis à part que la notion de progrès en philosophie, à l'opposé du progrès dans la science et la technologie, est contestée depuis Wittgenstein, il reste l'objectif pour chacun d'essayer de prouver qu'il a raison.

Dans son petit livre, *L'art d'avoir toujours raison* (SCHOPENHAUER, 1990), Schopenhauer propose 31 façons de gagner un argument. Combien de ces stratagèmes accepteriez-vous d'utiliser ? Où le seuil de la malhonnêteté intellectuelle se trouve-t-il ?

On a l'habitude de dire, dans ces situations, que les protagonistes sont en désaccord, image qui provient du monde de la musique. On finit, parfois, à accepter la position de l'autre, même quand elle est en contradiction flagrante avec la sienne. La raison pour le manque de progrès dans la philosophie est peut-être à chercher là. Tout notre système social, comme dans le domaine de la philosophie, est basé sur l'avantage primitif, Darwinien, de la réussite et la certitude, exemples clairs d'identités non-contradictaires dans le sens de Lupasco (LUPASCO, 1947).

Alors, nous répond-on, il faut préférer voir chercher le désaccord au lieu d'un consensus ? Absolument pas. Pour bien saisir la valeur du désaccord, on doit d'abord voir sa réalité *physique*. Pourquoi est-il justifié de parler de désaccords et ne pas dire tout simplement qu'il existe des contradictions entre des positions ? Justement parce ces désaccords ne le sont pas seulement sur le papier. On doit tenir compte que ces positions correspondent à des façons d'être, des dynamiques qui sont des processus actifs en « contre-action ». C'est à juste titre que l'on parle de « désaccord viscéral », une expression qui montre bien l'aspect dynamique de ce type de contradiction.

Nous sommes donc en face de la dualité irréductible de deux types majeurs de structure dynamique cognitive et de comportement qui correspondent à peu près aux mentalités de droite et de gauche politique, de réalisme et d'idéalisme, de croyance et de non croyance religieuse, et autres.

Ailleurs, Brenner (BRENNER, 2009) a déjà proposé une interprétation nouvelle de la psychologie environnementale en termes d'une typologie psychologique antagoniste des êtres humains généralement applicable. L'existence de deux attitudes majeures et opposées envers le bien commun semble être plus une fonction d'un type de personnalité génétiquement favorisé que du milieu familial, culturel et social. Dans ce travail il prétend que des *universaux transculturels* dans la psychologie humaine constituent les facteurs prédominants dans la détermination des valeurs considérées comme importantes et si oui ou non, des obligations morales, politiques et autres. Cette typologie constitue alors une vraie caractérisation des acteurs humains concernés.

Mais alors les contradictions réelles ne sont pas des artefacts étrangers au débats, par exemple, sur la contradiction, elles sont au cœur de la situation réelle dans l'évolution sociale de la pensée. Nous proposons de nommer ce type de processus la métacontradiction, puisqu'il s'agit de la nature même des contradictions prises en compte.

En effet, en revisitant les conceptions de la dialectique et de la trialectique, sans avoir eu auparavant la création d'une métathéorie, nous avons voulu comparer des propositions qui sont en partie des métathéories, dans le sens de permettre l'intégration de différentes visions dans des limites disciplinaires. Notre perception est, cependant, que la dialectique et la trialectique ne sont pas dans une relation interactive, comme dirait Lupasco, adéquatement contradictoire. L'émergence à partir d'un Tiers Inclus est un aspect de la dialectique, tandis que la trialectique de Peirce n'est pas fondée dans les propriétés dynamiques, contradictoires de la réalité, et sa logique n'est pas

une autre logique néo-classique, basée sur le principe de vérité propositionnelle. Les intuitions de Peirce étaient superbes, mais son *système* était en fait un système de classifications et de catégorisations.

Une objection possible supplémentaire à notre analyse est que nous n'avons pas donné une définition concrète de la métacontradiction qui établirait la différence entre la contradiction et la métacontradiction. A notre avis, il n'y a pas de différence absolue, pas plus qu'entre philosophie et méta-philosophie, qui se définissent mutuellement. Au plan de la contradiction et de la non-contradiction dans la logique de Lupasco, comme Nicolescu a dit en 2009, il n'existe pas de jonction. Elles suivent la logique classique. Mais en tant que phénomènes conceptuels actifs, ni la contradiction ni la métacontradiction sont absolues, mais interagissent selon les principes d'opposition dynamique de la logique du Tiers Inclus de Lupasco. Cet état de fait est, selon la conception ici, une méta-contradiction, puisqu'il est concerné par les aspects et les propriétés des contradictions réelles elles-mêmes.

Sauveyer dit qu'« une contradiction ordinaire comprend alors l'ensemble des contradictions se manifestant chez l'homme ordinaire : de l'opposition entre deux éléments se contredisant l'un l'autre à la contradiction logique ». (SAUVEYER, 2010, p. 30) Malheureusement ces contradictions réelles, naturelles ou même factuelles ne sont que des contradictions *épistémologiques*. La question de l'existence de contradictions réelles *aussi* dans le sens énergétique et ontologique reste ouverte.

Que pouvons-nous dire, alors, de l'existence des contradictions réelles ? Nous voudrions attirer votre attention vers le livre séminal de Graham Priest, *In Contradiction* (PRIEST, 1987). A partir de sa logique paraconsistante, Priest voit les contradictions réelles dans les notions du temps, du changement et du mouvement, donnant la base d'une réinterprétation des paradoxes classiques de Zeno, et autres. Ailleurs, il examine la problématique des conflits sociaux. Andrea Lanza (LANZA, 2010) avait donc bien eu raison d'évoquer les contradictions au niveau social (pour un historique voir l'œuvre admirable d'Ilyenkov), à l'interface de l'individu et du groupe. Au fait, tout y est contradictoire – doctrines, motivations, personnalités, etc. (ILYENKOV, 1974)

Nous sommes confrontés dans ces ateliers à un étalage d'exemples de contradiction puisés dans plusieurs domaines de la connaissance. Cependant, il manquait, selon nous, un cadre et/ou principe scientifique unifiant qui faciliterait leur évaluation transdisciplinaire. La lumière « polarisante » de la métacontradiction est alors un outil possible pour nous aider à garder à une certaine distance nos propres arguments. Cette

attitude serait plus proche de l'attitude transdisciplinaire de *rigueur, ouverture et tolérance* comme formulé dans l'article 14 de La Charte de la Transdisciplinarité (1974). La métacontradiction serait une partie d'une métathéorie possible de la contradiction, capable d'expliciter un processus d'investigation et de favoriser l'émergence de nouveaux sens utiles de la contradiction.

### **Trialéctique et Niveaux de Réalité**

Comme on a vu plus haut, le développement de la Physique Quantique au début du XX siècle a donné origine à une révolution culturelle dont le centre est au « questionnement du dogme philosophique contemporain de l'existence d'un seul niveau de Réalité » (NICOLESCU, 2009, p. 49). Le concept de niveaux de Réalité a été développé par Nicolescu en 1982 et explicité dans le livre *Transdisciplinarité - Manifeste* (1996) bien que cette idée fût déjà présente depuis les travaux de Heisenberg, développés d'autre manière en 1942 et publiés en 1984.

Selon Nicolescu, le concept-clé de la Transdisciplinarité est celui des Niveaux de Réalité, lequel l'auteur a formulé à partir d'une idée qui lui est venue pendant son séjour au Lawrence Berkeley Laboratory en 1976, lorsqu'il y travaillait comme physicien théoricien auprès de Geoffrey Chew, le fondateur de la théorie du bootstrap.

Nicolescu affirme que « la notion de niveaux de réalité donne une explication simple et nette de l'inclusion du tiers ». (NICOLESCU, 2009, p. 51). La réalité, d'après lui, a une dimension ontologique à mesure que la nature participe à l'être au monde, et la science a sa raison d'être parce que la nature est une source mystérieuse et mais ouverte pour être connue. Ainsi, « la réalité n'est pas seulement une construction sociale, le consensus d'une collectivité, un accord intersubjectif. Elle a aussi une dimension transsubjective, dans la mesure où un simple fait expérimental peut ruiner la plus belle théorie scientifique ». (NICOLESCU: 2009, p. 51)

Un niveau de réalité, souligne Nicolescu, est ... « un ensemble de systèmes invariants à l'action d'un nombre de lois générales : par exemple, les entités quantiques soumises aux lois quantiques, lesquelles sont en rupture radicale avec les lois du monde macrophysique ». (NICOLESCU: 2009, p. 51-52) Il y a, donc, une cassure radicale de lois, de concepts fondamentaux et de temporalité au passage d'un niveau vers l'autre. La façon dont s'accomplit ce passage est inconnue.

L'introduction du concept de différents niveaux de Réalité a rendu logiquement possible la démonstration des théories de Lupasco qui ajoute aux termes A et non-A, *un troisième terme qui est en même temps A et non-A* – et d'après Nicolescu cette relation suppose la disposition des trois termes et de ses dynamismes associés dans un triangle :

... dont l'un des sommets se situe à un niveau de réalité et les deux autres sommets à un autre niveau de réalité. Si l'on reste à un seul niveau de réalité, toute manifestation apparaît comme une lutte entre deux éléments contradictoires (exemple: onde A e corpuscule non-A). Le troisième dynamisme, celui de l'état T, s'exerce à un autre niveau de réalité, où ce qui apparaît comme désuni (onde et corpuscule) est en fait uni (quanton), et ce qui apparaît contradictoire est perçu comme non contradictoire. (NICOLESCU, 1996, p. 45-46)

On peut alors considérer que la réalité, du point de vue transdisciplinaire, implique plusieurs niveaux de réalité et ce nombre peut être fini ou infini selon la forme dont on la conceptualise. L'existence de paires d'opposés qui se joignent par l'émergence du tiers inclus *ad infinitum* et de différents Niveaux de Réalité où s'accomplit ce procédé, mène à une structure ouverte, *gödelienne* de la réalité. (NAGEL, 2001) Ce procédé continu produit une connaissance ouverte dont les théories vont être écartées et remplacées à mesure que de nouvelles paires de contradictoires situées dans un nouveau Niveau de Réalité sont découvertes. Ainsi, on conclut qu'il n'existe pas de théorie complètement unifiée et ... « dans ce sens, nous pouvons parler d'une *évolution de la connaissance*, sans jamais pouvoir aboutir à une non-contradiction absolue, impliquant tous les niveaux de réalité: la connaissance est à jamais *ouverte* ». (NICOLESCU: 2009, p. 55)

Alors, la contradiction gagne un nouveau éclat puisque le jeu contradictoire peut être résolu ou dépassé par le Tiers Inclus émergeant d'un Niveau de Réalité différent de la paire de contradictoires originale, bien que, au moment de l'apparition du tiers terme, immédiatement une nouvelle paire contradictoire est conçue. Et, dans cette succession la vie s'écoule comme un projet lancé et ouvert sur le futur ; projet qui est obligatoirement incomplet et, par cela-même, se présente comme un ensemble indéterminé de possibilités.

## ***Partie IV***

### **L'exploitation des Possibles**

On a abordé, dans cet article, des logiques pragmatiques et deux questions étaient toujours présentes pendant cette rédaction : en fin de comptes, qu'est-ce qu'est la

réalité, où agissent ces systèmes de contradiction? Est-qu'il existe quelque chose qui puisse les dépasser ?

Dans son livre *Le Manifeste de la Transdisciplinarité*, Nicolescu écrit : « J'entends para Réalité, tout d'abord, ce qui *résiste* à nos expériences, représentations, descriptions, images ou formalisations mathématiques ». (NICOLESCU, 1996, p. 33) Dans le message de Vila Velha – Vitória formulé au IIe. Congrès Mondial de Transdisciplinarité, réalisé au Brésil en 2005, on été avancés les concepts de Réalité – ce qui peut être conçu par la conscience humaine – et de Réel, comme repère absolu et toujours voilé. Compris dans ces termes, il y a une opposition entre Réalité et Réel: il existe toujours contradiction et le mouvement pour son dépassement dans la dimension de la Réalité ; il n'existe point de contradiction dans la dimension du Réel.

La Réalité, donc, peut être appréhendée à partir de n'importe lequel des abordages ici présentés. La tension inscrite aux contradictions crée et définit des corporalités, des identités et des dynamiques explicites et implicites qui mènent à des potentialisations, semi-potentialisations, actualisations et semi-actualisations qui configurent un étant et un faisant dans un niveau personnel, politique-social, éthique et esthétique.

Le survol de la dialectique et de la triadéctique nous a renvoyé aux relations présentes parmi les Niveaux de Réalité, l'objet de la transdisciplinarité et les niveaux de perception, le sujet de la Transdisciplinarité (NICOLESCU, 1996, p. 80-83). Cette relation nous a obligé à faire face à trois événements. Le premier issu du manque de perception de la multidimensionalité de la réalité et de ce que chaque dimension joue dans un certain niveau logique. Le deuxième venu des limitations cognitives qui nous font privilégier une approche plutôt qu'une autre, le niveau du phénomène qui se présente, au lieu d'essayer de trouver la place idéale à chacune d'elles pour éviter des dualismes ontologiques radicaux et des choix inconséquents dans le processus de paver notre voie vers les actualisations ou les potentialisations. Le troisième nous apprend que comprendre ces différentes logiques et les incorporer peut amener des changements dans les habitudes, dans le sens donné par Peirce, c'est à dire, comme un domaine opératif de l'expérience qui garde des structures dans le phénomène, la coutume et la culture et encourage l'évolution.

Autrement dit, la question des différentes logiques mène à la construction de différents modèles anthropologiques et transculturels. Ces modèles sont présents dans les traditions sapientielles occidentales et orientales et ses croisements peuvent être clarifiés par une analyse plus approfondie. En tant que « système », ces modèles sont construits

sur la causalité et la téléologie, ils sont des enchaînements récursifs. Patrick Paul, dans son livre *Formation du Sujet et Transdisciplinarité* (PAUL, 2009) explique cette question épistémologique et ses enchaînements. Dans ce sens, est évidente l'existence de niveaux conceptuels gnoséologiques et de niveaux méthodologiques dans chaque épistémologie. Donc, chaque Niveau de Réalité, chaque approche méthodologique demande une conduite, un regard sur la réalité, une phénoménologie et un certain type de logique. (PAUL, 2009, p. 297 -317)

Dans la séquence des tiers inclus en différents Niveaux de Réalité, il existe un tiers inclus corporel, un tiers inclus logique, un tiers inclus imaginal, un tiers inclus ontologique, mais, il existe également, en un autre niveau, lequel dépasse la réalité et s'inscrit dans la dimension du Réel, un tiers secrètement inclus (PAUL, 2009, p. 313). C'est dans cette multidimensionnalité que s'accomplit la tessiture de la réalité intérieure et extérieure, du soi-même et l'intangible, l'insondable, l'ineffable. Chaque niveau façonne des passages et dans chacun d'eux s'inscrivent des « morts », avec ou sans cadavre et, des « renaissances ». La difficulté, selon Roberto Crema, c'est que : « tout le monde veut ressusciter, mais personne ne veut mourir » (KOHN, 2010, p. 181).

Lupasco, dans son livre *Science et Art Abstrait* publié en 1963, écrit que, au contraire de ce qui peut sembler, le fait de supporter la contradiction est un acte de santé. Le contradictoire y est toujours coexistant. Comprendre des différentes manifestations de contradiction est être sain et libre de la dégradation de choix absurdes. Si on regarde une paire d'opposés simples seulement à partir de la dimension physique et biologique, ils ne sont que des oppositions simplistes et gardent les objets écartés. Du point de vue du monde psychique, on doit accepter sa coexistence, l'une supposant l'autre, l'une se définissant par rapport à l'autre. Aucune des manifestations essentiellement psychiques ne correspond à la notion de réalité ou d'irréalité qui sont forgées pendant qu'on reste dans le niveau physique et biologique. Selon Lupasco « les événements de l'âme ne sont ni réels en tant qu'actualités, ni irréels en tant que pure virtualité ». (LUPASCO, 1963, p. 62)

Il est évident que l'expérience scientifique du système microphysique et le psychique appartient au même niveau et se distinguent beaucoup de l'expérience des systèmes physiques et biologiques. Chaque système est appréhendé par des différentes logiques. Par exemple, les systèmes psychiques sont invisibles et ne sont pas saisissables par la logique classique. La *logique dynamique du contradictoire* est, pour ces systèmes, la plus adéquate puisque, au champ purement psychique, « l'espace et le

temps coexistent et interviennent, s'inhibent l'un l'autre, jusqu'à un certain point, s'alternent réciproquement, mais ne peuvent pas se séparer, comme dans les opérations de perception du monde sensible où l'espace se présente toujours indépendant du temps ». (LUPASCO, 1963, p. 63)

Dans ce même livre, Lupasco remarque que l'affirmation et la négation se déjouent très fortement, au moment où l'homogène ou l'hétérogène s'actualisent en excès. La même chose se passe quand le continu ou le discontinu, l'ondulatoire ou le corpusculaire sont des extrêmes dans le monde extérieur ou la solitude de l'exclusion individuelle s'empare de l'âme, l'âme même fane et meurt. Donc, quand l'âme entre dans un extrême soit d'homogénéisation soit d'hétérogénéisation, elle souffre. D'après lui, voici le délire de l'affirmation et de la négation, le délire de la vie et de l'éternité. Il dit encore que ces phénomènes de l'âme ne sont réels ni comme actualité ni comme potentialité.

C'est l'expérience esthétique qui nous peut faire pressentir l'existence autonome du psychisme où les éléments constitutifs sont toujours duaux et contradictoires et révèlent toujours une tension antinomique avec une forte composition énergétique qui apparemment établit une « réalité » non-contradictoire. Le psychisme, alors, se montre comme un état énergétique intermédiaire, appelé état T, de tiers inclus, lequel, on l'a vu, n'est ni potentiel ni actuel et qui est le mi-chemin entre la potentialité et l'actualité dans un état de permanente contradiction qui les joint avec force et les organise en tant que tels.

Dans son application détaillée de la logique du Tiers Inclus à l'art, Lupasco écrit que la logique de l'esthétique doit évoluer, doit être dirigée inversement à la logique de l'éthique, inversement à n'importe quel procédé, rationnel ou irrationnel, c'est-à-dire, inversement aux processus qui mènent vers l'identité absolue ou la diversité absolue de la non-contradiction. La logique de l'esthétique doit procéder du non-contradictoire vers le contradictoire ; elle a le contradictoire comme but.

L'artiste génère un devenir à partir des conflits identifiants et diversifiants dans son propre conscient et inconscient – le tiers inclus émergeant que nous nommons œuvre d'art.

Les œuvres d'art sont généralement considérées comme des fictions – donc fausses, parce que contradictoires. Par contre, dans le contexte de la logique de Lupasco, l'art ne « recherche » pas le vrai ou le réel, soit rationnel ou irrationnel, mais le vraiment « faux », redéfini comme la contradiction de l'affirmation et de la négation, de l'identité et la diversité pure.

L'art, donc n'est ni réel ni non-réel. Sa réalité est la conséquence des aspects des processus réels antagonistes potentialisés et objectivés, et son irréalité des mêmes processus actualisés et subjectivés. Dans le même type de dynamique que le mouvement des perceptions entre le conscient et l'inconscient, dans l'expérience esthétique, le sujet et l'objet se superposent ou disparaissent en tant que tel. Une œuvre d'art sera le plus esthétique lorsqu'elle est la plus semi-subjective et semi-objective au même moment, la moins réelle et non-réelle ou mieux, la plus « semi-réelle » et « semi-non-réelle » en même temps.

Dans son livre *Science et Art Abstrait*, Lupasco dit, en parlant de l'éthique de l'art, que les vrais artistes connaissent et doivent connaître cette éthique, ce qui revient à une compréhension des contradictions physiques, biologiques et mentales qui permettent d'être en dedans et en dehors du monde, « sur une corde raide entre deux abysses ». Trop de rationalité, ou une hétérogénéité qui est trop libre, et l'esthétique et son « rêve éveillé » est affaibli. On peut facilement être d'accord avec Lupasco lorsqu'il dit que la contradiction psychique - et l'affectivité - devrait émerger petit à petit et envelopper l'œuvre d'art dans son entièreté, tout en se doutant que la plupart des artistes soient conscients de cette éthique.

Le tiers inclus, involutif ou évolutif nous fait comprendre les relations des forces de vie, biologiques, intellectuelles, animiques ou spirituelles qui nous rendent singuliers et, en même temps, universels à mesure que nous avançons vers le tiers secrètement inclus.

Chez Platon, la dialectique imagine le UN en tant que sa vérité originale ; quand Aristote a choisi l'un des éléments probables de la paire de contradictoires, il a exclu la contradiction; les Stoïques ont cherché la conciliation des opposés ; lorsque Hegel a nié la paire d'opposition, il a créé dans sa synthèse un élément de non-contradiction; Pierce, dans sa dynamique triadique *Objet – Représentamen – Interpretamen* à travers des inférences, des actions de l'entendement, admet n possibles « UNS » engendrés par l'*Interpretamen*; à partir de la paire d'opposition, Lupasco propose l'émergence d'un état semipotentialisé et semiactualisé, le Tiers Terme Inclus qui dépasse l'état A non – A antérieur, l'état T jusqu'à ce qu'il soit enfin actualisé et ainsi permette la manifestation d'une nouvelle paire d'oppositions. Basarab Nicolescu, en dépassant la notion de Zone de Non-Résistance et d'un Tiers secrètement Inclus, crée une zone de non-contradiction, si admirablement exprimée sous de différentes dénominations dans les textes, les mobilisations et les représentations de traditions sapientielles à travers les siècles. Joseph Brenner aborde des questions qui concerne la contradiction conditionnelle, tandis que logique de désaccord, le réalisme scientifique et la métacontradiction; Patrick Paul analyse des modèles constitutifs sur la causalité et la

téleologie qui sont des enchainements récursifs et propose des modélisations transculturelles et translogiques.

### *Sensations des concepts*

Est-ce que ces concepts pourraient avoir un autre langage, une autre forme d'expression qui nous aideraient à les comprendre sans avoir besoin de passer par le rationnel?

On croit que oui et on cherche à le faire par la sensation et par l'art, parce qu'on pense que l'univers « est à la fois ordonné et chaotique » (RONAI, 1972) et que l'art, le *design* se manifestent en se battant effectivement avec le chaos pour faire apparaître une vision qui les illumine un instant, une Sensation. (DELEUZE, 2005, p. 192).

Pour aider à mieux visualiser la place occupée par la sensation dans ce travail on a créé la grille ci-dessous en considérant les trois plans proposés par Deleuze et Guattari. (DELEUZE, 2005, p. 204)

<b>Plan de Immanence</b>	Philosophie	Forme de Concept	Concepts et Personnages conceptuels
<b>Plan de la Composition</b>	Art	Forme de Sensation	Sensations et Images esthétiques
<b>Plan de la Référence/ Coordination</b>	Science	Fonction de la Connaissance	Fonctions et Observateurs Partiels

Quand un philosophe pénètre dans le plan de la science, un scientifique dans celui de la philosophie ou un artiste dans celui de la science, on constate quelques interférences entre ces plans. Le défi alors est de réussir à articuler ces différents langages car le philosophe apporte des variations, l'artiste des variétés et le scientifique des variables. Il se fait donc nécessaire une ordination dans la discipline qui manifeste le besoin de création d'une règle où la même discipline puisse agir selon les moyens qui lui sont propres. Ainsi, chaque discipline se tient dans son propre plan en utilisant ses propres éléments. Pour aider à la compréhension, voici l'exemple proposé par les auteurs :

... il arrive qu'on parle de la beauté intrinsèque d'une figure géométrique, d'une opération ou d'une démonstration, mais cette beauté n'a rien d'esthétique tant qu'on la définit par de critères empruntés à science, tels que proportion, la symétrie, dissymétrie, la projection, la transformation : c'est ce que Kant a montré avec tant de force. Il faut que la fonction soit saisie dans une sensation qui lui donne des percepts et des affects

composés par l'art exclusivement, sur un plan de création spécifique qui l'arrache à toute référence... (DELEUZE, 2005, p. 205)

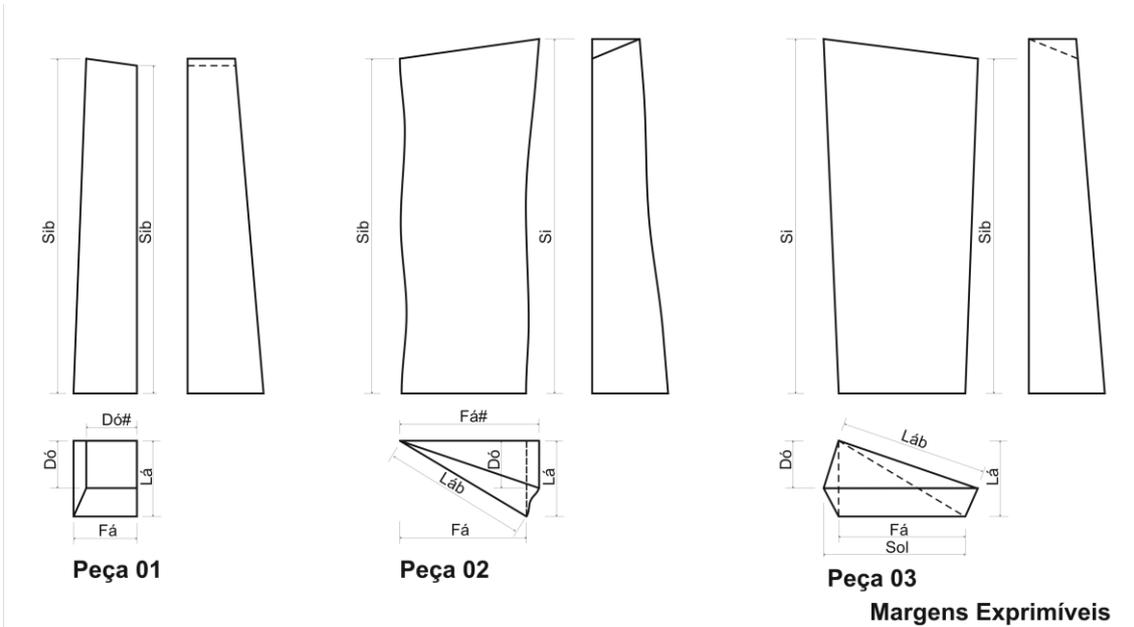
On ne peut pas tout qualifier si facilement, comme par exemple, dans un autre type d'interférence, l'intrinsèque où les concepts et les personnages conceptuels semblent sortir d'un plan d'immanence qui leur correspond pour glisser sur un autre plan, « entre les fonctions et les observateurs partiels, ou entre les sensations et les figures esthétiques », sont des glissements délicats qui nous amènent à des « plans complexes difficiles à qualifier. Il s'agit d'interférences qu'on ne peut pas localiser ». (DELEUZE, 2005, p. 205)

Dans le processus créatif de quatre œuvres qui intègrent cet article – une sculpture, un dessin, des pièces personnages, une vidéo – on a vécu les interférences décrites ci-dessus, sans perdre de vue une forte raison : celle d'entrelacer la translogique de Lupasco, qui nous a conduit à la matérialisation d'un « mi-chemin entre la potentialisation et l'actualité » (LUPASCO, 1963, p. 57) à une vision des Stoïques, revisitée par Anne Cauquelin, en tant que voie vers le vide.

### ***Rives Exprimables***

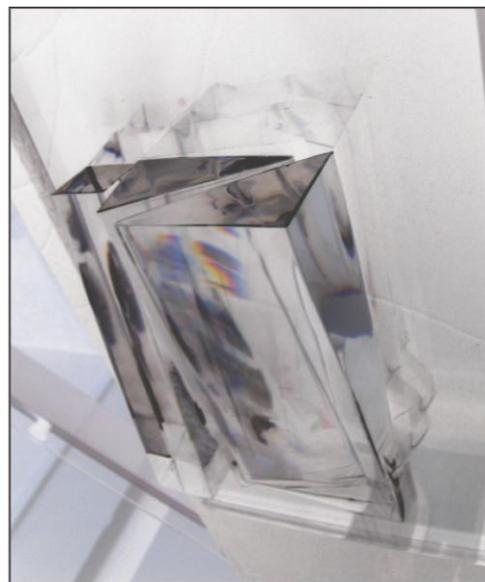
En pénétrant directement dans le thème du vide, on est parti de trois types de vide pris en compte par l'auteur : le premier, le trou ; le deuxième, l'immatériel sous le signe du blanc et le troisième, l'enlèvement ou le déplacement qu'on a exprimé par l'œuvre *Rives exprimables : une sculpture abstraite en acrylique*, inspiré par le récit de Joao Guimaraes Rosa : « La troisième rivage du fleuve ». (ROSA, 1982)

Cette sculpture s'actualise en trois moments : *Unification*, Moment 1 où il existe un support matériel de la même manière que le Moment 2, *Discontinuité* qui, en permettant le déplacement par rapport au moment antérieur et à lui-même – rend possible le Moment 3, *L'Impermanence*, où le support matériel véritablement se retire, pour céder la place au temps, dans « son incorporéité », dans une « temporalité fugitive qui est l'instant, pour ensuite disparaître immédiatement. » (CAUQUELIN, 2006, p. 60)



**Margens Expressíveis**

EDSON TANI



MARIA F. DE MELLO ADRIANA CACCURI VITORIA M. DE BARROS

SCULPTURE EN ACRILIQUE : RIVES EXPRESSIBLES

La « forme zéro », existante que dans le Temps, en tant que possible signifiante d'une troisième rive, se présente dans la non-forme du Moment 3. Des rives – par les rives dans le récit de Guimaraes Rosa et Expressibles – par l'exprimable, le *lekton* des stoïques (CAUQUELIN, 2006, p. 69).



### Moment 3

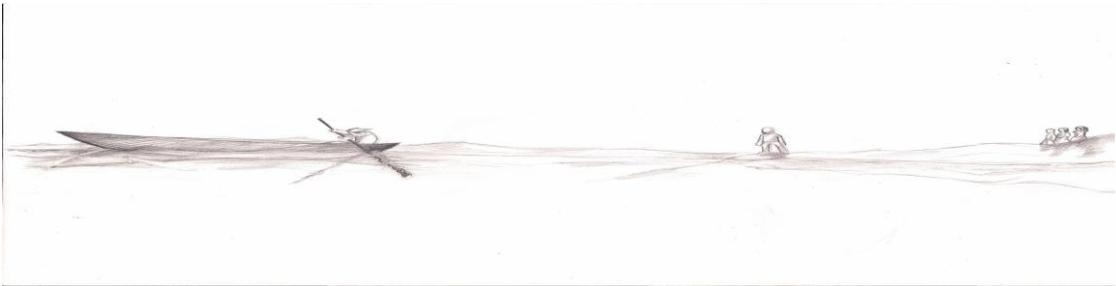
Ainsi, peu à peu nous sommes entraînés par le récit ébauché au préambule de cet article qui nous a inspiré à créer en raison des contradictions et des paradoxes présents à l'univers poétique de l'auteur : les Interludes de non-pensées, ce qu'on ne dit pas, ce qui reste sans réponse en nous proportionnant des possibilités. Oui, c'est ça, il s'agit d'un temps vide, selon la proposition de Cauquelin, qu'on peut, ou non, remplir d'actions de la même manière qu'on peut, ou non, remplir le vide incorporel de corps et ainsi le transformer en « lieu ».

### *Fleuve*

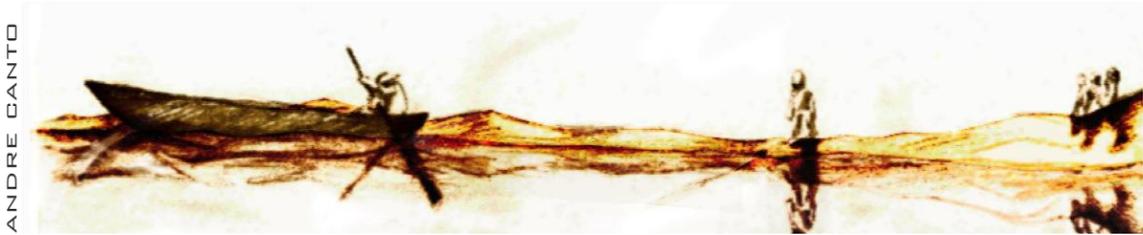
Sur le dessin au crayon, *Fleuve*, exécuté sur un support en papier, on observe entre les multiplications, les effets choisis par l'illustrateur où on a étalé *colorburn*, *overplay* et *multiply*, en triplifiant et en rendant possible différentes sensations. Les personnages qui jouent les rôles des familiers du récit y projettent leurs ombres, ce qui n'arrive pas au père, à côté de qui on découvre, après une observation attentive, un crocodile qui amène l'auteur du récit:

... je vis dans l'infini ; le moment ne compte pas... En un mot, je voudrais être un crocodile vivant dans le fleuve Sao Francisco. Le crocodile vient au monde comme un *magister* de la métaphysique, car chaque fleuve ressemble à un océan, une mer de sagesse, même s'il arrive à atteindre l'âge de cent ans. J'aimerais être un crocodile, parce que j'aime les grands fleuves car ils sont profonds comme l'âme des hommes. » (LORENZ, 1991, p. 72)

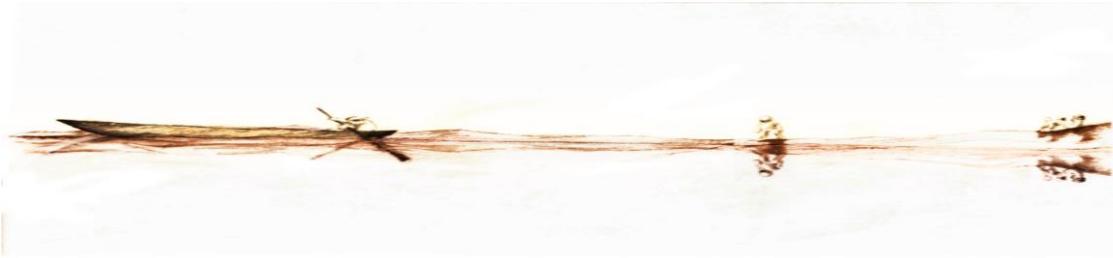
Dessin Originel



Colorburn



Overlay



Multiplay



## *Père*

Dans les petites pièces personnages, travail nommé *Père*, exécutées à main selon une technique millénaire japonaise - *origami, kirigami washi ningyo* - le personnage maintenant âgé, reste dans son canot, « en se faisant toujours absence » (ROSA, 1982, p. 40), dans la simplicité des figures et des couleurs neutres.



Il y a dans les trois travaux – Rives Expressibles, Fleuve et Père – qu'on vient de décrire, l'interférence du plan de l'Immanence – forme de concept ; du plan de la Composition – force de la Sensation et du plan de Référence – la fonction de la connaissance.

On peut remarquer dans les travaux: une vidéo, nommée *Olerê, quero ver*, créée par Fábio Guimarães Ribeiro et Anita Prado Ferraro, qui est sur le site des Ateliers sur la Contradiction/2011 - <http://aslc2011.emse.fr/>, où la forme du concept entre dans la fonction de la connaissance.

Sans doute serait-ce prétentieux de notre part d'affirmer que nous avons réussi offrir une image de tant de complexité dans les quatre œuvres créées. Cependant, on peut dire que dans le chaos régnant de ces œuvres dans notre pensée, encore non créées, nous aspirons à vivre tel espace qui nous a permis de percevoir que la science, la philosophie

et l'art ont chaque fois leur contraire: la non science, la non philosophie et le non art, pas comment un négatif, puisque autant la science que la philosophie et l'art, ne demandent pas ce **non**, ainsi: « *La philosophie a besoin d'une non-philosophie qui la comprend, elle a besoin d'une compréhension non-philosophique, comme l'art a besoin de non-art, et la science de non-science.* Ils n'en ont pas besoin comme commencement, ni comme fin dans laquelle ils seraient appelés à disparaître en se réalisant, mais chaque instant de leur devenir ou de leur développement. » (DELEUZE, 2008, P. 206)

### **Une voie vers le Vide**

La contradiction est toujours présente et absente dans les systèmes « vivants ». Glisser l'univers de la contradiction, ou à travers de l'art ou à travers de la science ou à travers de la philosophie ou de la poétique exige l'articulation de différentes dimensions, soit du monde sensible (sentiments et imagination); soit de l'expérience (expériences du passé, du présent ou futures, imaginées); soit de la pensée (concepts, contenus, théories). Les dialectiques et les trialectiques abordées dans cet article, consciemment comprises ou pas, mais toujours vécues, constituent les résistances ou les facilitations propres à l'intégration de notre système cognitif, de notre *être étant*, de notre *être faisant*. C'est en brisant ces possibles résistances qu'on peut évoluer dans un niveau corporel, logique, imaginal, ontologique, qu'on peut vivre notre humanité et peut-être visualiser une dimension au-delà de toute rationalité, ce que veut dire au-delà la multidimensionnalité de la réalité. Même si on ne peut encore vivre l'expérience du Réel, la possibilité de visualiser son existence constitue déjà un pas en avant dans cette direction.

Quant à la notion de Réel, la notion du Vide y est toujours présente. Vide qui signifie que tout ce qu'on trouve dans la vie est vide d'une identité absolue, de permanence ou d'une demeure pour « soi-même », parce que tout existe dans une interrelation et dépendance mutuelle – jamais complètement auto-suffisante et indépendante. Il existe une dynamique en toutes les choses qui est toujours un flux, dans lequel l'énergie et l'information coulent à travers le monde en lui donnant une configuration et en le transformant avec le passage du temps.

L'enseignement du Vide a été la fin ultime des traditions sapientielles, orientales ou occidentales. Ces enseignements veulent emmener les gens à comprendre que les choses dans leur fin ultime ne peuvent pas être sujettes à n'importe quel antagonisme ou conflit irréconciliable, à n'importe quel contradiction.

Lupasco dit que, à mesure qu'on se lève contre cette disjonction alternative, d'autres possibilités s'y annoncent. Et quand son objet est l'art, il affirme que l'artiste se lève contre cette disjonction et une entropie montante. Il explique que l'artiste manifeste une soif de lumière qui le fait clamer, appeler l'invisible, ce qui ne peut être représenté derrière son apparence visible. Couleurs, lignes, formes, sonorités sont au service de la Vie et la vie n'est pas l'art. Dans ce sens, c'est à l'artiste d'extraire du monde extérieur le pouvoir et la possibilité de *transtraverser* à travers la conception figurative du biophysique. Ainsi l'art est forgé par la matière psychique. L'artiste puise dans le monde fictif ; il avance contre le courant du physique et du biologique, de la contradiction mort-vie. Quelque chose se passe à mi-chemin des potentialisations et des actualisations et il s'agit de l'expérience esthétique qui est là pour montrer quelque chose qui fait partie de la nature de l'intangible, de l'émerveillement, de l'expérience du Vide. Dans un certain aspect, chacun de nous, comme être vivant, est artiste de sa propre vie et, dans sa durée, nous sommes appelés à la transformer dans notre œuvre d'art.

En tant qu'ordre du Réel, le Vide est concret. La poésie, la musique, la danse et la peinture sont pleines de ces représentations et il y est présent comme réalité d'un état d'âme et le résultat d'une méditation profonde. (CHENG, 1991) Une fois représenté, il offre à l'observateur sensible l'expérience, l'ineffable d'une saveur, le parfum, la résonance avec une dimension hors de la matérialité figurative, concrète. Le Vide, cette réalité expérimentée à l'intérieur d'un espace-rêve, bien au contraire de ce qu'il peut paraître, s'ancre dans la quiétude et se traduit en silence, en discontinuité et en réversibilité dans une réciprocité sujet-monde objectif, capable de transformer le temps vécu en espace. Ainsi, contrariant ce que on peut imaginer, le Vide est un élément éminemment dynamique, d'action, qui opère des transformations, bref c'est la clé pour une vie pratique puisqu'il incarne la loi dynamique du Réel : dans le Vide l'insondable mystère; le Vide – la Plénitude, la contradiction menée à son limite extrême (CHENG, 1991).

Le Vide est nommé l'inépuisable. Tout s'origine en lui et à lui concourent tous les êtres. Il s'installe à l'intérieur de toutes les choses, dans sa substance et ses mutations. Le Vide est creux, profond, infini, insondable, ineffable. François Cheng, par référence au Trait du pinceau laissé sur une peinture chinoise a dit que .... «il ne joue son rôle que grâce au Vide. Pour qu'il soit animé par le souffle et le rythme, il faut,

avant tout, que le Vide vienne avant, qu'il le prolonge et même le traverse». (CHENG, 1991, p.78)

Le processus de retourner un peu à cet univers de la contradiction nous a laissé un message, parfaitement expressif dans le texte : « Une conversation sur le langage entre un japonais et un penseur », (HEIDEGGER, 2008, p. 80-81 – *A Caminho da Linguagem*), où le penseur, Heidegger, dit:

...J'ai quitté une position antérieure, non pas pour la changer contre une autre, mais parce que la situation antérieure était seulement un pas sur un parcours. Ce qui reste dans la pensée, c'est le chemin. Et les chemins de la pensée tiennent en soi le mystère de pouvoir les parcourir en avant et en arrière, ils amènent même le mystère du chemin qui allant en arrière nous conduit en avant.

Olerê, je veux voir !

## Bibliografia

- ABBAGNANO, N. *Dicionário de Filosofia*. São Paulo: Martins Fontes, 2007.
- ACCIOLY, Marcus. *João Guimarães Rosa*. In FERNANDES, Rinaldo. (organizador). *Quartas Histórias - Contos baseados em narrativas de Guimarães Rosa*. Rio de Janeiro: Garamond. 2006.
- ANDRADE, Carlos Drummond de. *Um chamado João*. In FERNANDES, Rinaldo. (organizador). *Quartas Histórias - Contos baseados em narrativas de Guimarães Rosa*. Rio de Janeiro: Garamond. 2006.
- BADESCU, Horia et NICOLESCU, Basarab (organization). *Stéphane Lupasco - L'homme et l'œuvre*. Monaco. Éditions du Rocher. 1999
- BAREL, Y. *Le Paradoxe et le système - Essai sur le fantastique social*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble, 2008.
- BARROS, Vitoria M. Alteridade: Autonomia ou Ontonomia. In: *Educação e Transdisciplinaridade III*. São Paulo: Triom, 2008.
- BRENNER, J.E. *Logic in Reality*. United Kingdom: Springer Science, 2008.
- BRENNER, J. E. *The Logic of Environmental Responsibility*. Cosmopolis. A Review of Cosmopolitics, 3, 2009. **Erreur ! Référence de lien hypertexte non valide.**
- CAUQUELIN, Anne. *Les Théories De L'art*. Paris: Presses Universitaires de France, 1998.
- CAUQUELIN, Anne. *L'art contemporain*. Paris: Presses Universitaires de France, 2004
- CAUQUELIN, Anne. *Fréquenter les incorporels. Contribution à une théorie de l'art contemporain*. Paris: Presses Universitaires de France, 2006.
- CHENG, F. *Vide et Plein. Le langage pictural chinois*. Paris: Éditions du Seuil, 1991.
- COUTINHO, E. F. *Guimarães Rosa*. Rio de Janeiro: Editora Civilização Brasileira, 1991.
- CANDIDO, A. *Tese e Antítese*. Rio de Janeiro: Ouro sobre Azul, 2006.
- CIRNE-LIMA, C. R. V. *Dialética para principiantes*. Porto Alegre: EDIPUCRS, 2003.
- DE FERNANDES, R. (org). *Quartas Histórias - Contos baseados em narrativas de Guimarães Rosa*. Rio de Janeiro: Editora Garmond, 2006.
- DELEUZE, G. et GUATTARI, F. *Mille Plateaux*. Paris. Les Éditions de Minuit. 1980.

- DELEUZE, G. et GUATTARI, F. *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris: Les Éditions de Minuit, 2008.
- DIOGO, S. M. F. *A escrita literária de João Guimarães Rosa – saberes que navegam na terceira margem do sentido*. In <http://www.uece.br/setesaberes/anais/pdfs/trabalhos/628-22082010-153204.pdf>. Acesso em: 12 maio de 2010.
- GALLIE, W.B. *Peirce and Pragmatism*. Westport, Connecticut: Greenwood Press Publishing, 1975.
- GAZOLLA, R. *O Ofício do Filósofo Estoico*. São Paulo: Loyola, 1999.
- GHILS, P., *Les tensions du langage. La linguistique de Jakobson entre le binarisme et la contradiction*. Berne: Peter Lang Publishers, 1994.
- HEIDEGGER, Martin. *A Caminho da Linguagem*. Petrópolis: Editora Vozes, 2008
- HÖSLE, V. *O sistema de Hegel - o idealismo da subjetividade e o problema da intersubjetividade*. São Paulo: Edições Loyola, 2007.
- ILYENKOV, Evald. *Dialectical Logic*. Moscow: Progress Publishers. 1974.
- INWOOD, B. (org). *Os Estóicos*. São Paulo: Odysseus Editora, 2006.
- IOAN, P. *Stéphane Lupasco et la propension vers le contradictoire dans la logique roumaine*. In *Stéphane Lupasco - L'homme et l'œuvre*. Monaco: Éditions du Rocher, 1999
- JOBIM, TOM. *Matita Perê*, Composição: Antonio Carlos Jobim / Paulo Cesar Pinheiro *Por sete caminhos de setenta sortes Setecentas vidas e sete mil mortes Esse um, João, João E deu dia claro E deu noite escura E deu meia-noite no coração/ Olerê, quero ver Olerê*. Consulta em 11 05 2011: <http://letras.terra.com.br/tom-jobim/86229/>
- JOBIM, Antonio Carlos *Matita-Perê*. In FERNANDES, Rinaldo. (organizador). *Quartas Histórias - Contos baseados em narrativas de Guimarães Rosa*. Rio de Janeiro. Garamond. 2006, P. 22.
- KOHN, V. S. *Terapia Iniciática*. Lorena: Instituto e Editora Diálogos do Ser, 2010.
- LADYMAN, J. and D. Ross. *Every Thing Must Go. Metaphysics Naturalized*. Oxford: Oxford University Press, 2007.
- LANZA, A. In *Ateliers sur la Contradiction*. Coordination Bernard Guy. Saint Étienne: Presses des Mines, 2010.
- LEYDESDORFF, L. *Redundancy in Systems which Entertain a Model of Themselves: Interaction Information and the Self organization of Anticipation*. In: ENTROPY 2010, 12.
- LORENZ, G. *Diálogo com Guimarães Rosa*. In *Guimarães Rosa - Seleção de textos*. org. Afrânio Coutinho. Rio de Janeiro: Editora Civilização Brasileira, 1991.

- LUPASCO, Stéphane. *Logique et Contradiction*. Paris: Presses Universitaires de France, 1947.
- LUPASCO, Stéphane. *Le Principe D'Antagonisme et La Logique de L'Énergie - Prolégomènes à une science de la contradiction*. Paris: Hermann & C<sup>ie</sup> Éditeurs, 1951.
- LUPASCO, Stéphane. *Science et art abstrait*. Paris: René Julliard, 1963.
- LUPASCO, Stéphane. *Qu'est-ce qu'une structure?* Paris: Christian Bourgois, 1967.
- LUPASCO, Stéphane. *Du Devenir Logique et de L'Affectivité - Première Partie: Le Dualisme Antagoniste (Volume I)*. Paris: Librairie Philosophique J. Vrin, 1973.
- LUPASCO, Stéphane. *Du Devenir Logique et de L'Affectivité - Deuxième Partie: Essai d'une Nouvelle Théorie de la Connaissance (Volume II)*. Paris: Librairie Philosophique J. Vrin, 1973.
- LUPASCO, Stéphane. *Les Trois Matières*. Strasbourg: Editions Cohérence, 1982
- MACHADO, A. *O Recado Do Nome*. São Paulo: Martins Fontes, 1991.
- MELLO, Maria F. Reflexões acerca do *Mundus Imaginalis*. In *Educação e Transdisciplinaridade III*. São Paulo: Ed. Triom, 2008.
- MERREL, F. *Peirce, Signs, and Meaning*. Toronto: University of Toronto Press, Scholarly Publishing Division, 1997.
- MEYER, M. *Ser-Tão Natureza A Natureza Em Guimaraes Rosa*. Belo Horizonte: Editora UFMG, 2008.
- NAGEL, E e NEWMAN, J R. *A Prova de Gödel*. São Paulo: Editora Perspectiva, 2001.
- NICOLESCU, Basarab. *La transdisciplinarité, Manifeste*, Monaco: Éditions du Rocher, 1996.
- NICOLESCU, B. *Le tiers inclus. De la physique quantique à l'ontologie*. In *Stéphane Lupasco - L'homme et l'œuvre*. Monaco: Éditions du Rocher, 1999.
- NICOLESCU, B. *Qu'est-ce que la réalité? Reflexions autour de l'œuvre de Stéphane Lupasco*. Montréal: Éditions Liber, 2009.
- NICOLESCU, B. *Contradiction, logique du tiers inclus et niveaux de Réalité*. In *Ateliers sur la Contradiction*. Coordination Bernard Guy. Saint Étienne: Presses des Mines, 2009.
- PAUL, P. *Formation du Sujet et Transdisciplinarité - Histoire de vie professionnelle et imaginative*. Paris: L' Harmattan, 2003, trad. Brésil 2009.
- PEIRCE, Charles S. *Ilustrações da Lógica da Ciência*. Aparecida: Editora Ideias&Letras, 2008.

- PRIEST, G. *In Contradiction*. Dordrecht: Martinus Nijhoff Publishers, 1987.
- RINALDO de Fernandes (organizador). *Quartas Histórias - Contos baseados em narrativas de Guimarães Rosa*. Rio de Janeiro: Editora Garmond, 2006.
- RÓNAI, Paulo. *Os vastos espaços*. In: GUIMARÃES ROSA, João. *Primeiras estórias*. 6ª edição. Rio de Janeiro: José Olympio, INL, 1972.
- ROSA, J.G. *Premières histoires*. Paris: Éditions A. M. Métailié, 1982.
- SANTAELLA, L. e VIEIRA J. A. *Uma Proposta Semiótica e Sistêmica*. São Paulo: Editora Mérito, 2008.
- SANTAELLA, L. *O Método Anticartesiano de C.S.Peirce*. São Paulo: Editora UNESP, 2004.
- SANT'ANNA, Affonso Romano de. *João, o Rosa*. In FERNANDES, Rinaldo. (organizador). *Quartas Histórias - Contos baseados em narrativas de Guimarães Rosa*. Rio de Janeiro: Garamond. 2006.
- SAPORITE, E. *A Interpretação*. São Paulo: Editora Escuta, 1995.
- SHOPENHAUER, A. *L'art d'avoir toujours raison*. Belval, França: Les Éditions Circé, 1990
- TEMPLE, D. *Le principe d'antagonisme*. In Stéphane Lupasco - *L'homme et l'œuvre*. Monaco: Éditions du Rocher, 1999.
- YUNES, E. e BINGEMER, M.C. L. (organização). *Bem e Mal em Guimarães Rosa*. Rio de Janeiro: Editora PUC Uapê, 2008.

## **REVUE**

Revue D'esthétique N° 45 - Le Cas Deleuze - *Ce que l'art fait à la Philosophie*, 2004.